


THE LIBRARY OF CONGRESS







ÉTUDES

SUR

L'ÉCRITURE, LES HIÉROGLYPHES ET LA LANGUE

DE L'ÉGYPTE

DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS, RUE DE RICHELIEU, 47 BIS;
MERLIN, QUAI DES AUGUSTINS, 7;
TREUTTEL ET WURTZ, RUE DE LILLE, 17.

ÉTUDES

SUR

L'ÉCRITURE, LES HIÉROGLYPHES ET LA LANGUE

DE L'ÉGYPTE

ET SUR L'INSCRIPTION DE ROSETTE

SUIVIES

D'UN ESSAI SUR LA LANGUE PUNIQUE

PAR M. L'ABBÉ COMTE DE ROBIANO

OUVRAGE ENRICHI DE TABLEAUX ET DE PLANCHES COLORIÉES

מצרים ארם ולא אל
ISAÏE.





PARIS
IMPRIMÉ PAR AUTORISATION DE M. LE GARDE DES SCEAUX
A L'IMPRIMERIE ROYALE

M DCCC XXXIV

Credimus? an qui amant ipsi sibi somnia fingunt?

VIRG. *Eclog.* VIII.

INTRODUCTION.

Tout ce qui a rapport à l'Égypte et à sa mystérieuse histoire a un droit si réel à l'attention des savants et réveille si fort aujourd'hui la curiosité du public ; tout ce qui peut aider les recherches en ce genre ou les rendre plus satisfaisantes, plus rigoureuses, paraît si utile et si opportun, si nécessaire peut-être dans l'état actuel de nos connaissances, qu'il ne m'a pas semblé hors de propos d'offrir au jugement des savants et des personnes occupées de cette branche de l'archéologie et des lettres anciennes, le résultat de quelques essais dont il n'appartient qu'à eux d'apprécier l'à-propos et le mérite.

Quelque faibles en effet que je doive avouer que sont mes connaissances, en ce genre surtout, et quelque peu important que doive en sembler le premier fruit, j'ose cependant l'offrir au public tel qu'il est, persuadé que, dans l'état actuel de cette grande question, tout, jusqu'aux erreurs où je serai tombé, peut contribuer à la solution d'un problème qui tient encore l'Europe savante en suspens sur le sens et la valeur de cette vaste bibliothèque lapidaire (si je puis m'exprimer ainsi) que lui ouvrent les plaines jadis si opulentes de la malheureuse Égypte. Peut-être en effet nous sommes-nous trop vite applaudis de nos premiers succès ; peut-être notre état stationnaire indique-t-il une méprise primitive, un premier principe trop légèrement admis comme évident ; peut-être y employons-nous

trop d'érudition et déplaçons-nous effectivement l'état de la question!

Les travaux contradictoires d'hommes après tout vraiment capables, d'hommes reconnus, de part et d'autre, pour juges compétents; la singulière opposition qui se trouve entre les progrès que nous avons faits, sous le rapport de l'épellation des noms propres, et la lecture des mots dont la langue se compose; l'impossibilité, ou du moins l'inutilité de l'application de l'une (toute certaine qu'elle est) au déchiffrement de l'autre : tout cela, joint à de plus fortes considérations encore, donne à penser que dans peu de jours un heureux hasard viendra peut-être nous ouvrir une route nouvelle à laquelle on ne pense pas, ou qu'on méprise, et qui, facile et sûre, nous mettra dans la position même de ce peuple éteint, et nous fera lire et comprendre sans peine ce qu'au fond on n'exposait pas à ses regards, avec tant de profusion et de luxe, pour n'être cependant ni entendu par lui, ni lu.

Il ne peut sans doute m'appartenir en aucune manière de m'ériger en juge, en censeur, ni même en critique, de ce que des hommes infiniment plus capables que moi ont avancé sur cette matière ; ils se sont d'ailleurs consacrés presque exclusivement à des études dont je n'ai, je l'avoue, qu'une habitude médiocre : aussi n'est-ce pas non plus ce que j'entreprendrai. Mais je leur demanderai seulement la permission d'envisager la question sous un point de vue logique plutôt que grammatical; je demanderai qu'il me soit permis de faire ici l'exposé rapide de la marche que j'ai tenue dans mes recherches sur cet objet, et je réclamerai l'indulgence qu'inspire un homme de bonne volonté,

qui, voyant le pays coupé de torrents et de montagnes impraticables, cherche quelque gué, quelque défilé par où il devienne possible dorénavant de pénétrer dans la plaine qui se déroule si magnifiquement devant le voyageur arrêté sur ses frontières. Et parce que (s'il m'est permis de me servir de cette comparaison familière) parce que les voisins savent d'ordinaire ce qui se passe chez leurs voisins, et révèlent parfois des choses que l'on croyait cachées dans le secret de l'intérieur, qu'on veuille bien me pardonner si je joins à mon travail une sorte de digression, et ne pas trouver trop mauvais que, m'embarquant pour le pays des Pharaons, j'aille *prendre langue*, avec mon frêle esquif, dans la ville de Didon, et m'allier avec Carthage, pour attaquer avec moins de danger les vieux habitants de Thèbes et de Memphis.

Il est au fond avantageux, parfois, de ne pas se prévaloir exclusivement des secours connus et de tenter une route nouvelle, alors surtout que ces secours ne paraissent pas amener la solution qu'on avait le droit d'espérer, de la part de personnes si habiles, si connues par de brillants succès en tout genre : telle a été ma pensée.

La langue, en effet, semble seule occuper nos égyptologues, ou plutôt les arrêter dans la lecture méthodique des diverses écritures ou peintures égyptiennes. Il me parut donc utile d'abord de la cerner, pour ainsi dire. Jamais en effet, ou presque jamais, un pays ne reste entièrement étranger à l'idiome de ses voisins; surtout si ceux-ci ont avec lui des relations de commerce, de science, de conquête ou d'envahissement. Or on sait, sur ce point, ce qu'il faut penser de l'Égypte.

Du reste, on le verra aisément, je suis loin de croire avoir résolu la difficulté. Je me tiendrai satisfait si le lecteur judicieux trouve que j'ai signalé quelques erreurs qui nous égaraient déjà beaucoup, et si je lui indique quelques procédés capables de faciliter ses recherches, de leur donner aussi plus de solidité ; si enfin je lui montre quelques *points fixes* sur lesquels il puisse s'appuyer avec confiance dans ses investigations ultérieures.

En effet, ce n'est pas tant le savoir qui a manqué dans certaines circonstances, à ceux qui se sont occupés sans succès d'une recherche difficile ; c'est plutôt la *science du savoir,* si l'on peut s'exprimer ainsi, qui leur a manqué. On rencontre effectivement plus de gens capables d'*avoir fait* certaines découvertes (si l'on en juge après coup) que l'on ne se le serait imaginé. Mais un rien, un je ne sais quoi n'a pas frappé leur imagination ; ils se sont, on ne conçoit point pourquoi, trop servilement attachés à une marche reçue ; ils n'auront pas examiné certains principes tacites, supposés vrais ou utiles dans la conjoncture présente ; quelquefois c'est l'application qui en aura été trop large, trop peu sévère. Tout cela, et mille autres choses semblables, les a souvent jetés bien loin de la véritable route, et ne laisse pas que d'avoir servi à des gens moins habiles si on le veut ; mais qui, plus heureux, ont atteint le but que le talent des premiers semble s'être fait un jeu cruel de leur faire manquer.

Mais à part un certain instinct heureux que l'on voit pousser parfois quelques esprits vers les points décisifs des questions qu'ils abordent, il faut convenir que souvent c'est le raisonnement de ses connaissances, leur maniement logique

qui a le plus de part à cette différence de succès, bien plus surtout qu'on ne le croit communément peut-être parmi le peuple des érudits et particulièrement des philologues; et ce qu'il y a de plus singulier, c'est que cet ordre d'études semble avoir eu une éternelle antipathie pour la discussion rigoureuse et le raisonnement. Voyez les étymologistes, par exemple! n'est-il pas temps que ce scandale cesse?

Ainsi la première loi qu'ils semblent totalement négliger, c'est celle de l'unité. Qu'on me permette de le dire : à force de vouloir considérer un objet dans tous ses détails, ils perdent son ensemble de vue; ils se cachent tous ses voisins et ne s'aperçoivent plus des liaisons, les plus visibles d'ailleurs, qu'il peut avoir avec eux. Ainsi, sans compter ici la fatigue de l'esprit et une sorte de mécanique servile et routinière dans la pensée, qui bornent et appauvrissent leurs ressources; loin de pressentir d'abord le véritable état de la question, le véritable nœud de la difficulté, ils perdent souvent un temps précieux et d'immenses lumières acquises, à établir mal-à-propos des analogies arbitraires, qu'ils finissent par croire inattaquables; ou à rechercher des rapprochements et des solutions que la disparité des objets et leur hétérogénéité rendent la plupart du temps impossibles et illusoires.

Avant donc de pénétrer plus avant dans les régions ténébreuses où nous abordons, je prie le lecteur de trouver bon que je lui expose sommairement une partie des doutes qui fondent, ce me semble, les considérations qu'il vient de lire.

Depuis quarante ans environ que l'on attaque de toute part les monuments égyptiens et que l'on en attend des ora-

cles, le tout par la philologie et la grammaire, ni l'une ni l'autre ne semblent avoir amené des progrès bien réels et bien sensibles. On est très-loin d'être sûr de la *lecture* d'un seul mot. La comparaison des textes a bien donné le sens de plusieurs passages, mais comme en *bloc* et sous le cachet. Leur nombre cependant est assez considérable; on connaît déjà *quarante* des lettres qui les expriment, et cependant on en reste là. EST-CE BIEN LA GRAMMAIRE QUI NOUS OUVRIRA LES TRÉSORS INTELLECTUELS DE LA VIEILLE ÉGYPTE?

Le copte était la langue dernière de ce pays, duquel il a été prophétisé qu'il ne le serait jamais plus; essayons donc le copte, a-t-on dit; il ne se peut pas que l'antique langage des Pharaons n'y vive encore en *grande partie:* et l'on a essayé le copte; et le copte n'a répondu que par *des contradictions* et *des absurdités*. EST-CE DONC BIEN DU COPTE QUE NOUS PARLENT CES COLOSSES DES PLAINES NILIAQUES?

« Mais nous savons, par les auteurs anciens, grecs, phé-
« niciens, égyptiens même, ce que valent un *grand nombre*
« des signes mystérieux dont les habitants sacrés des deux ré-
« gions enveloppaient leur sapience; nous avons plus d'une
« de leurs traductions en langue vulgaire, en grec; nous les
« reconnaissons, nous les divisons, nous les classons en *em-*
« *blématiques, allégoriques, idéographiques, phonétiques, numé-*
« *riques, sacrés, populaires ou démotiques, curiologiques, épistolo-*
« *graphiques, etc. etc.* » A merveille! on vous a même démontré naguère qu'il ne fallait pas y oublier les *acrologiques;* et peut-être est-ce au fond ce que vous en connaissez de plus positif, de plus concluant. Mais où donc trouvez-vous indiqué cet usage exclusivement allégorique ou fantastique, phonétique ou idéographique, de ces nombreux caractères?

J'entends bien que vous l'affirmez; vous me semblez même parler comme l'interprète délégué de ces énigmatiques sages de Tanis et de Thèbes; je vous crois, à vous entendre, enrichi de leurs confidences et le dépositaire de leurs plus secrètes intentions. Cependant vous ne *lisez rien,* vous *n'expliquez rien,* vous ne *m'apprenez rien.* EST-CE, PAR HASARD, VOTRE SCIENCE D'AUJOURD'HUI QUI VA ME DÉVOILER L'ÉGYPTE, SON HISTOIRE, SES FABLES, SES CONNAISSANCES?

« Mais n'avez-vous pas lu des livres qui. . . . ? » Oui, sans doute : mais les preuves de tout cela, je ne les ai pas lues. Je crois, sans hésiter, à toutes ces choses, si heureusement *découvertes* dans d'intrépides et de longues scrutations. Je tiens celles-ci pour rigoureuses, vastes, lumineuses, sans réplique : mais POURQUOI LES TENIR SECRÈTES DEPUIS SI LONGTEMPS? Est-ce qu'on n'a pas *douté, examiné?* n'a-t-on pas même osé *défier* et *nier?*

« Les anciens soutiennent et confirment à chaque pas nos « assertions. » Mais les anciens sont-ils *bien clairs* sur ce point? sont-ils bien *d'accord entre eux?* ne s'accusent-ils pas réciproquement d'*impéritie* et de *mensonge?*

Et tous ces genres divers d'écriture n'étaient-ils donc JAMAIS *mêlés* et *confondus? Pouvaient-ils* ne pas l'être? Un peuple peut-il vivre, surtout avec la civilisation qui vous extasie en Égypte, avec HUIT CENTS IDÉES environ, pour TOUTE *pensée* passée, présente, à venir, matérielle, morale, spirituelle, civile, scientifique, sacrée?

« La langue change » ; elle l'a fait *prodigieusement*, à vous en croire, et ce en *peu de temps,* et l'écriture est toujours la même! Vingt nations ont foulé ce sol, et vous voulez que son idiome n'en ait pas gardé de souvenir! Memphis parle

autrement que Thèbes, et toutes deux écriront de même! L'Égypte comptait 25 lettres, dit un ancien; vous n'en retrouvez que 16 pour répondre à 40 caractères que vous connaissez entre 200, etc. etc.; et avec toute cette latitude dans vos hypothèses, vous êtes encore arrêté par une main invisible à la porte de ce labyrinthe. Que dis-je! la porte même, l'avez-vous rencontrée?

En attendant donc que nos savants nous aient éclairés sur ces doutes, qui probablement ne tiennent qu'à une ignorance vulgaire de ma part et à la possession un peu jalouse des secrets de l'art de la leur, essayons de les établir d'une manière plus sérieuse et d'en discuter les conséquences. Il semblera peut-être légitime d'en conclure que c'est sur de nouvelles bases qu'il convient d'établir ses recherches, et de tenter la solution rigoureuse de la grande question de l'Égypte.

Paris, 29 juin 1830.

Post-Scriptum. Depuis l'impression de cet ouvrage, dont des circonstances imprévues ont retardé la publication jusqu'à ce jour, la mort est venue enlever aux sciences et à de nombreux amis MM. Champollion le jeune et N. Lemaire. L'auteur qui s'est permis de penser autrement que ces savants illustres n'a pas cru devoir changer des expressions qui, ne portant que sur des points scientifiques, ne sont ni contredites par les progrès de la science, ni désavouées par le respect et la reconnaissance que commandent de grands et d'utiles travaux, et une gloire incontestable.

28 février 1834.

ÉTUDES

SUR

L'ÉCRITURE, LES HIÉROGLYPHES ET LA LANGUE

DE L'ÉGYPTE.

ÉTUDE PREMIÈRE.

ANALYSE DE LA PIERRE DE ROSETTE
(PARTIE DÉMOTIQUE).

L'inscription devenue si célèbre qui porte le nom de Rosette, du lieu où, comme on le sait, elle fut trouvée par l'armée française, semble jusqu'ici être le seul monument d'où l'on puisse attendre un vrai secours et des lumières pour l'intelligence des textes égyptiens, tant hiéroglyphiques que démotiques, et semble aussi devoir être la pierre de touche la plus sûre pour les découvertes que l'on pourrait se flatter d'avoir faites dans ce champ encore bien peu exploité du pays des Pharaons.

Persuadé que, dans des matières surtout qui sont du ressort de peu de personnes encore, il est de première nécessité de tenir une marche rigoureuse et fort aisée à suivre, à vérifier, j'ai cru devoir oublier pour un moment tout ce qui avait été découvert jusqu'à présent, ou du moins ce qui passe pour tel, et ouvrir une discussion approfondie aussi bien que générale sur ce précieux monument.

Il ne paraît pas en effet que personne, dans cette branche de connaissances, se soit acquis assez d'autorité encore, pour devoir

2

en être cru sur parole et foi d'habile homme; et l'on me pardonnera facilement, j'espère, d'entreprendre un travail entier *à neuf*, lorsque rien ne doit encore noter cette entreprise de témérité, ou de manque d'égards pour des hommes placés, sans opposition, au rang des maîtres de l'art et des guides exclusifs dans ces lointaines et dangereuses contrées.

Au surplus, c'est avec une juste défiance que je viens apporter ici le modeste tribut de mes efforts; et ce sont bien plutôt des instruments commodes que je présente aux savants qui s'occupent de ces recherches, que des leçons quelconques que j'entends donner, même aux commençants, au rang desquels il m'appartient certainement de me mêler et de me confondre.

Quoi qu'il en soit, pour ne pas apporter dans ces études quelqu'un de ces préjugés qui retardent si fort, pour l'ordinaire, les progrès des sciences, j'aborderai la question sans examiner d'abord en quelle langue ni en quelle espèce de caractères ces monuments sont exécutés : je les prends tels qu'ils sont; je les examinerai sans nulle supposition tacite et préjugée; je les comparerai rigoureusement entre eux, et je tâcherai de les discuter avec une logique sévère, et avide seulement de trouver la vérité, dût-elle être humiliante pour notre amour-propre.

§ I.

TRAVAIL D'ANALYSE.

L'inscription, copiée avec le plus grand soin sur la pl. 52, etc. du tome V du grand ouvrage d'Égypte, et vérifiée sur des copies venues de Londres, fut d'abord écrite exactement comme sur la pierre même, mais avec des interlignes capables de recevoir au besoin un *mot-à-mot*. (Planche I.)

Pour me guider dans ce labyrinthe de signes si nouveaux, je plaçai ensuite sur le premier groupe qui me frappa par une forme

remarquable, un jeton à jour; et chaque fois que ce même groupe se rencontra dans le reste de l'inscription, un nouveau jeton le marqua de même, pour qu'il se retrouvât au premier coup-d'œil. La matière diaphane du jeton me permit de voir si, aux différentes places qu'occupait ce premier groupe de traits, il était accompagné d'autres qui fussent les mêmes partout; et de cette manière, j'aperçus bientôt une phrase assez longue, répétée plusieurs fois (avec quelques légères altérations) dans la suite de l'inscription.

La copie que j'étudiais pour le moment était sur *papier végétal* et au crayon seulement. La première de ces circonstances me permettait de *renverser* à volonté l'inscription et de la lire également de droite à gauche, ou de gauche à droite; selon que l'étude montrerait qu'il fallait lire. Ceci rendait commode la *subscription* de la traduction grecque, reproduite, comme on sait, par la troisième partie de l'inscription totale; tandis que le trait au crayon me donnait la facilité de mettre à *telle encre* que je voulais, les groupes reconnus ou du moins soupçonnés identiques. C'est en effet ce que je fis. Je me figurais que, nuancées par des couleurs différentes, les diverses phrases sauteraient aux yeux tout d'elles-mêmes; abrégeraient infiniment une recherche, sans cela, des plus fastidieuses et assez peu sûre; soulageraient beaucoup l'attention et les yeux, qui se perdent dans tout ce déluge de traits insolites, et rendraient en même temps fort faciles les rapprochements des divers passages semblables ou analogues; de même qu'elles trancheraient plus évidemment ceux qui n'avaient entre eux rien de commun, quant à la forme.

Ce que j'ai dit d'un groupe, il faut l'entendre de tous, et bientôt toute l'inscription parut fort diversement coloriée; offrant en noir pâle les endroits qui ne trouvaient *nul analogue* dans le reste de la pierre.

J'oubliais de dire que les diverses parties de phrase, lorsqu'elles se représentaient seules, étaient mises à l'encre de *même couleur* que la phrase où elles se retrouvaient; ce qui, joint à un travail

que j'indiquerai bientôt, me servit beaucoup pour m'assurer de la fin et du commencement *des mots* pris un à un.

Ce travail exécuté, l'inscription me présenta une longue phrase (rouge) répétée *vingt-deux* fois, dont *huit* intégralement. D'autres phrases l'étaient plus ou moins souvent, plus ou moins complétement ou identiquement : toutes, mais principalement les premières, devaient me fournir des *points d'appui* et comme des *limites*, entre lesquelles les autres groupes étaient serrés de près et devenaient naturellement plus faciles à saisir.

Mais ce qu'amena tout de suite cette seule transcription colorée, c'est un nombre considérable de signes *isolés* et de groupes *monogrammes* plus ou moins répétés, qui me parurent devoir être ou des *afformantes* ou des abréviations, *sigles* (σιγλάι des anciens), si l'on veut. Elle montra aussi ceux des caractères qui se rencontrent ici *doubles*, en un mot la planche II (n°s 1 et 2.)

Cette opération, en indiquant en outre la séparation (effectuée parfois) des caractères complexes, ou la réunion de traits séparés en d'autres endroits, me permit de dresser la liste de *tous les caractères* employés dans cette inscription, aussi bien que de leurs *variantes;* soit que ces variantes fussent évidentes, comme celle des traits dans le nom de Ptolémée (planche II, fig. 4), soit qu'elles fussent probablement dues à la négligence ou à l'ignorance du sculpteur (chose plus délicate à supposer), mais ainsi qu'il paraît dans les traits , ou qu'elles fussent calligraphiques seulement, comme il semble probable dans les groupes etc. etc., ou qu'elles fussent douteuses, comme dans ceux-ci : enfin le *nombre* même des caractères employés dans ce qui reste de l'inscription, et quelque probabilité d'en *rétablir certaines lacunes* par les phrases immédiatement connexes à celles qui, se retrouvant ailleurs ensemble avec elles, bordent la cassure et semblent y répondre (dans le grec) à des sens absolument similaires.

Le complément de ce travail devenait un inventaire, ou, si l'on aime mieux, un *dictionnaire de tous les mots* ainsi distingués et cotés d'après les lignes du texte où ils se retrouvent et le nombre de fois qu'ils s'y retrouvent, et qui (aussi bien que celui des *traits* ou *lettres* différentes) en porte le nombre à *environ cent quatre-vingts.* (Planche III.)

§ II.

DONNÉES POUR L'ÉTUDE.

Voyons maintenant quelles données le monument, tel que nous le connaissons, et sa partie parfaitement intelligible, le grec, nous présentent comme évidentes. Il ne faut pas en effet supposer d'abord que, parce que *le présent décret* est *écrit* ici en *lettres sacrées, nationales et grecques,* il doive nécessairement en résulter que ces trois inscriptions sont une *contre-épreuve servilement identique* l'une de l'autre, ni même peut-être une *traduction absolument littérale :* c'est ce dont leur comparaison devra décider plus tard. Mais il semble que l'on doit s'attendre à retrouver, dans chacun des trois textes, *le même sens en général, le même ordre d'idées, l'identité réelle entre les idées principales et dominantes, et même un nombre égal et semblablement ordonné des titres royaux que présente la partie grecque.*

Il paraît en outre raisonnable de présumer que *des expressions très-particulières ne se retrouveront guère qu'à des endroits parallèles* de l'une à l'autre inscription; *que celles de* CES MÊMES *expressions qui ne se rencontrent qu'une ou deux fois dans un texte, ne sont guère plus répétées dans l'autre;* et que *la proportion de chaque ligne, relativement à son analogue, est la même à-peu-près que la proportion des deux inscriptions entre elles* (bien qu'*inverse*, comme cela va sans dire); qu'ainsi l'inscription démotique comptant 32 lignes seulement, contre 54 de la grecque, les lignes de celle-là répondent chacune à environ 4/7 des lignes grecques analogues.

Une autre de ces données, quoique évidemment moins con-

cluante, est celle que fournit le nombre de *répétitions d'un groupe* démotique coïncidant avec celui d'un *mot grec* trouvé dans des positions, du reste, analogues; enfin la *présence ou l'absence totale* d'un groupe (soupçonné signifier tel mot grec) dans telle partie un peu étendue de la pierre où il devrait se trouver.

On voit que cela suppose que l'on ait écrit en effet les 54 lignes grecques sur 32, pour répondre de plus près au texte qu'elles rendent, et que l'on ait ajouté à ce travail celui d'un *dictionnaire de tous les mots grecs* de la pierre, rangés également par ordre de lignes, et du nombre de fois qu'ils s'y rencontrent.

Ces deux dernières armes, ainsi que je l'ai insinué, sont un peu moins sûres que les autres dont je me sers pour attaquer ces vieux retranchements, derrière lesquels ces mystérieux fantômes semblent nous braver et se rire de nos efforts; et la raison en est simple : les trois textes fussent-ils identiques (ce que nous verrons bientôt n'être pas, ni ne *pouvoir* être), leurs cassures, différemment placées, ne permettent pas de pouvoir, avec une certitude absolue, conclure d'une différence numérique, à moins qu'elle ne fût très-sensible.

Mais, surajoutées à d'autres, il me semble juste aussi de leur accorder une confiance qui pourrait parfois atteindre jusqu'à une entière conviction.

Au reste, n'oublions pas que le genre de probation qu'admet cet ordre de recherches, s'il n'est pas de pure plausibilité, n'est pas non plus matériellement géométrique, mais qu'il balance entre les deux et réside principalement dans *une concordance suivie des masses et de tout l'ensemble;* et comme le disait un poëte latin :

> . . . . Tantùm series juncturaque pollet;
> Tantùm de medio sumptis accedit honoris! — HORAT.

On voit que je ne compte pas, pour le moment, les découvertes déjà faites par nos savants. Ne connaissant ni leur marche ni leurs preuves, et suivant au surplus une méthode toute différente,

il me fallait, sans ces puissants auxiliaires, conquérir une certitude que plus tard leur témoignage pourrait venir infiniment corroborer.

§ III.

APPLICATION DES CONSÉQUENCES.

Le lecteur, je crois, ne m'aura pas trouvé trop indulgent pour les hypothèses, ni cependant trop sévère pour les concessions. Au fond, c'est cependant bien jusqu'à présent un simple travail de *déchiffrement* que nous avons préparé; et l'on sait que cet art ingénieux semble ne tirer l'évidence même que des plus légères hypothèses. Il est vrai que le maniement logique des hypothèses, dans ce cas, suppose pour base solide la connaissance du mécanisme de la langue *cryptographiée :* ici c'est la connaissance du sens qui doit au contraire nous mener à celle de la langue, en déterminant (chemin faisant) la valeur de ces expressions écrites ou peintes. Cependant les deux problèmes, comme on le voit, se ressemblent beaucoup pour la solution; et c'est cette considération qui m'a rapproché de la logique, dans ces études, et éloigné de la grammaire; d'autant que celle-ci ne s'est montrée ni fort confidente, ni fort instruite, dans ce qu'elle n'a dit qu'à l'oreille de quelques-uns de ses favoris. J'ai insinué que les caractères employés dans l'inscription et coloriés régulièrement fournissaient des points d'appui à l'interprétation de son texte : en effet, si l'on recherche dans l'inscription grecque la phrase un peu longue qui s'y trouve répétée huit fois entière et vingt-deux fois en partie, on retrouvera que cette phrase est traduite (et aux endroits correspondants) par ce que M. Champollion a nommé la *légende royale,* Βασιλεὺς Πτολεμαῖος... Ἐπιφανὴς εὐχάριστος.

On trouvera de même, aux lignes 21 et 28, que le groupe répond à αἰωνόβιος, *semper vivens;* et aux lignes 6, 18, 21, le groupe final de cette phrase se rend en grec

par l'adjectif εὐχάριστος. On trouvera de même que signifie βασιλεύς, *rex,* roi; est le nom de l'Égypte, etc. La phrase que nous venons d'étudier suffit déjà pour nous faire faire quelques observations importantes.

Et d'abord, c'est que, malgré la différence de régime où se trouvent ces phrases et les mots qui les composent dans les différentes places où on les retrouve, on n'y peut remarquer aucune variation qui doive faire soupçonner une modification grammaticale (*voyez* planche III, nos 2, 3, 9, 12, etc.); 2° que l'inscription démotique est écrite de droite à gauche, à la manière des langues sémitiques, et comme les auteurs nous apprennent que les anciens Égyptiens écrivaient aussi. Cette conséquence dérive clairement de la valeur du groupe qui répond à εὐχάριστος, aussi bien que du mot βασιλεύς, qui occupent les deux extrémités de la légende. D'ailleurs la forme seule de la dernière ligne démotique montre à l'œil que, pour atteindre l'extrémité de la pierre (à gauche), on a dilaté les derniers caractères de cette ligne, à la façon des Hébreux et des Arabes, tandis que ceux de droite sont dans leur grandeur accoutumée; 3° que, dès ce premier pas, on peut remarquer que le grec ne traduit pas littéralement le démotique, puisque la phrase

Ἠγαπημένου ὑπὸ τοῦ Φθᾶ
dilecti à Phtha

ne se trouve, dans le démotique, qu'à la première et à la quatrième de ces légendes seulement; tandis que, dans le grec, elle se lit dans les trois premières, et non pas dans la quatrième; tandis encore qu'elle s'y présente dans la dernière de toutes, d'où le démotique l'a exclue.

Mais nous verrons bien d'autres divergences que l'on ne peut pas, comme celle-ci, rejeter sur la négligence du copiste ou du sculpteur; excuse dont, au reste, il ne faut pas trop se prévaloir, quand d'ailleurs l'intérêt seul d'un *système adopté* y engage.

Les moyens que j'ai indiqués plus haut (l'*unicité* et la position)

avaient déjà depuis longtemps donné au savant Ackerblad les noms d'*Alexandre* (ligne 2) et *Alexandrie, Ptolémée, Arsinoé, Bérénice*, etc., d'où l'on avait successivement tiré les *quarante* traits équivalant aux *seize* lettres de l'alphabet cadméen. Si je me suis appesanti davantage sur les noms et les verbes dans le résumé de la planche, c'est qu'au fond c'est là le point important et à la fois le point de divergence entre les savants égyptologues. Nous aurons occasion de l'examiner bientôt. Parvenu à ce point, et pensant bien qu'avec la comparaison des autres phrases qui renfermeraient des portions de celle-ci ou des mots déjà connus, soutenue d'une discussion basée sur leur place et leur nombre, il ne serait pas fort pénible de s'assurer du sens d'une assez grande quantité de mots, et d'assigner, d'une manière au moins plausible, la valeur de tous : je tournai mes efforts de ce côté, bien résolu de me contenter d'abord de multiplier ces mots expliqués rigoureusement, et de ne procéder à leur épellation (et par conséquent à des recherches grammaticales) que lorsque j'en aurais découvert un certain nombre. Dans l'épellation, en effet, la langue à laquelle ils appartenaient ne pouvait guère tarder à se faire connaître, par un simple procédé de déchiffrement; c'est-à-dire, *la comparaison des groupes fort ressemblants, l'élimination d'une seule lettre dans plusieurs groupes absolument différents, les dérivés, et enfin les hypothèses successives sur les mots très-courts, les particules*, etc.

Mais avant de poursuivre ce travail, examinons celui des égyptologues connus, et approfondissons un peu les doutes qui commençaient à se former dans mon esprit, par le fait même de l'analyse dont on vient de voir une idée.

ÉTUDE DEUXIÈME.

QU'EST-CE QUE LE DÉMOTIQUE?

Il semble que ce soit le sort des choses les plus ardues et les moins faciles à saisir, que l'homme se livre à leur poursuite avec une légèreté plus grande et avec moins de défiance encore que lorsqu'il s'agit des choses les plus frivoles et les plus aisées à pressentir, à connaître. L'étude des hiéroglyphes et de l'écriture égyptienne fournit aussi une semblable observation, et l'on ne s'étonne jamais assez, en voyant la hardiesse et la confiance avec lesquelles certaines assertions ont été avancées d'un côté et saisies de l'autre, lors cependant que bien des nuages, des doutes, et, qui pis est, des contradictions et des changements d'avis, devaient au moins modérer et suspendre cette puérile ardeur de se croire connaître quelque chose de nouveau, de difficile, et de l'avoir appris sans peine.

Aussi, si, dans le champ que nous parcourons, une issue favorable ne s'est pas encore présentée aux recherches publiques ou secrètes des nombreux amateurs de l'Égypte et de ses mystères, il faut du moins convenir que ce n'est pas faute de conjectures et de suppositions, ce n'est pas même faute de charlatanisme et d'engouement.

D'abord on a supposé les hiéroglyphes purement idéographiques; puis on a soutenu qu'ils étaient tous alphabétiques; ensuite on doute s'ils ne sont pas l'un et l'autre. On a d'abord aussi, on ne sait trop pourquoi, soutenu que toutes ces écritures peintes, tracées, écrites, étaient du copte; puis, que ce copte était illisible à force d'antiquité; puis, qu'une espèce de barbarie chrétienne l'avait dépouillé de nombre de ses mots et le rendait ainsi indéchiffrable

par les livres coptes existants. On a cru aussi que le grec traduit exactement le démotique; que l'hiéroglyphique, à son tour, n'était qu'une espèce d'amusement calligraphique, où l'on s'était occupé à répéter en de jolies petites figures l'exacte transcription des caractères de l'inscription moyenne de la pierre; on a soutenu des leçons, établi des synonymies, fait et défait des alphabets; en un mot, excepté des preuves et les appuis de ses assertions, on n'a rien négligé. Aussi avons-nous tout découvert, excepté la langue, la nomenclature, le sens et le système d'écriture de ces milliers d'inscriptions, que le public se persuade qu'il va lire couramment dès qu'il voudra se donner la peine d'acheter deux volumes in-8° et quelques lettres.

§ I.

LA LANGUE ÉGYPTIENNE, ÉTAIT-CE DU COPTE?

Je me propose d'examiner ici ce préjugé, que je trouve répandu dans presque tous les ouvrages qui parlent d'écriture ou de langue égyptienne, depuis le laborieux et savant Kircher jusqu'à l'illustre égyptologue français, et tout dernièrement encore M. Tatam en Angleterre; pour passer sous silence les Seyffarth, les Kosegarten, feu le docteur Young (le patriarche de cette littérature), les Goulianoff, etc.; et je n'en connais d'exception que le savant M. Klaproth.

Or, soit historiquement, soit grammaticalement, soit logiquement, partout il me semble devoir repousser le copte, comme étant incapable de donner une solution satisfaisante, ou même comme devant entraver les progrès de la science.

Le copte ou cophte, dit-on, est la langue égyptienne défigurée seulement par le temps, et doit *avoir* conservé plusieurs des mots anciens de l'égyptien. L'étude suivie de cette langue, les mots que l'on pourrait en retrouver, doivent, ajoute-t-on, aider à entendre

ces vieilles légendes memphitiques, ce déluge de papyrus inexplicables jusqu'à présent; c'est ce manque de mots coptes qui nous arrête seul dans nos brillantes découvertes.

J'avoue que j'ai de la peine à le croire; et je vais en donner quelques raisons qui, prises ensemble, ne laissent pas, ce me semble, de former une difficulté réelle et qui mérite qu'on la pèse avec conscience.

D'abord l'inscription que nous avons sous les yeux est de *peu de temps* antérieure à l'ère chrétienne, et les livres coptes y sont, comme on le sait, postérieurs aussi d'*assez peu de temps*. Que si l'on fait réflexion que, pendant ces *deux ou trois siècles*, l'Égypte fut tout-à-fait étrangère aux commotions politiques du monde d'alors; qu'elle était toute stationnaire; que le caractère de ses habitants, son culte, ses lois, sa position géographique, son horreur pour la navigation, et jusqu'aux crues de son Nil, tout l'isolait presque entièrement des autres nations; si l'on prend garde que rien n'annonce, ni dans les hiéroglyphes, ni dans ses nombreux papyrus, ni dans ses autres inscriptions, un changement dans l'idiome qui les dicta (changement qui devrait bien cependant être sensible dans son écriture, comme on le voit dans les alphabets étrusques, sabins, les points-voyelles hébreux et persans, l'adoption de l'alphabet chaldéen par les Juifs non samaritains, etc. etc.); si, dis-je, on fait ces diverses observations et bien d'autres encore, sera-t-on bien porté à conclure, sera-t-on bien autorisé à croire, qu'avec toutes ces circonstances, qui devaient singulièrement la fixer, la langue égyptienne aurait au contraire subi une révolution si totale, si absolue, qu'on n'en connaît pas d'exemple dans les pays les plus bouleversés, les plus longuement exposés aux invasions, aux émigrations, à des civilisations nouvelles, au commerce des choses et des lumières, aux changements religieux, etc. etc.; et ce, pendant non pas *trois*, mais *vingt siècles consécutifs ?*

Mais, dira-t-on, les auteurs des seuls écrits où nous puissions apprendre le copte, *ont* pris le plus grand soin d'éliminer des

livres liturgiques et des portions de la Bible qu'ils nous ont transmis en leur idiome, toutes les expressions relatives au culte idolâtrique et à leurs infâmes superstitions, et le vocabulaire que peut nous fournir *la concordance* de ces livres d'église, est bien pauvre à côté du lexique des vieux habitants de Thèbes et de Tanis.

Les savants qui ont fait cette objection, ne semblent pas avoir bien pris garde à sa nullité, surtout pour la pierre de Rosette.

D'abord supposons avec eux (quoique bien gratuitement) que *tous* les termes de culte et de croyance aient été effacés de la liturgie chrétienne en Égypte; supposons que, cela étant possible, on n'en ait employé *aucun* dans les livres qui nous restent, bien que l'église latine et la grecque aient fait le contraire; supposons qu'on les ait remplacés par des termes nouveaux ou étrangers: croit-on que, malgré tout cela, il en dût naître une difficulté, même *légère,* dans l'explication des textes païens et de celui de Rosette en particulier? Nullement; et voici pourquoi.

Effaçons, puisqu'on le veut, dans la partie grecque de cette célèbre inscription, les mots *temple, procession, libation, prêtre, chapelle, fête,* et même jusqu'au nom de *Dieu* (quoique les livres catholiques coptes gardent encore le vieux mot *Phtha,* ce qui ne favorise guère toute cette supposition). Eh bien, y aurait-il une bien grande lacune, pour cela, dans les cinquante-quatre lignes de ce texte? et de bonne foi cette suppression, inventée ici bien à propos, devait-elle tomber sur les mots *père, frère, fille, sœur, ville, mer, champ, vigne, guerre, rebelle, tribut, vaisseau, année, soleil, vengeur,* et environ *cent quatre-vingts* autres mots, aussi étrangers à la croyance religieuse, et que renferme cette inscription? j'ai du mal à me le persuader.

Cette raison, d'ailleurs sans fondement, convenons-en, ressemble bien fort à une défaite.

Je n'ignore pas que des cent quatre-vingts caractères environ, plus ou moins différents, qu'offre l'inscription démotique de Rosette, *quarante* seulement semblent être connus dans leur valeur alpha-

bétique; mais ces quarante devraient avoir déjà depuis bien longtemps *éliminé* d'autres caractères dans les mots où ceux-ci se trouvent *isolés.* Ces quarante caractères, entre les mains d'un *déchiffreur même assez ordinaire,* mèneraient bientôt à une épellation complète, à une traduction intégrale de la pierre, et à la reconstruction, par conséquent, d'une bonne partie de la langue, quelle qu'elle fût; surtout, soutenu comme on l'est, par de nombreux noms propres, des endroits parallèles fréquents; plus encore, par une traduction grecque presque intégrale. N'a-t-on pas de ces divers chefs une foule de *points fixes* qui acculent le sens (si je puis parler ainsi) et divisent la difficulté, en l'entourant, au surplus, de fréquents *regrès démonstratifs,* comme disent les dialecticiens?

Et pour ne pas nous arrêter à des généralités et à des considérations purement historiques ou spéculatives; quelque éloigné que soit notre français d'aujourd'hui du latin de Cicéron, quelque influence qu'y ait exercée le celte (langue assurément fort peu latine), le basque (autre étrangère) et les dialectes teutons, il est aisé de faire sentir qu'à la fin cependant on ne serait pas infiniment loin de retrouver de nombreux appuis, soit pour la nomenclature, soit même pour la syntaxe et la grammaire, dans le rapprochement méthodique de ces idiomes, si divergents aujourd'hui sous ces trois rapports. *Dieu, divin, deviner, déité,* ne rappelleraient-ils aucunement le *Deus, divinus, divino, deitas,* de Rome? *Père, Mère, Femme, Fils; Homme, humain, humide, humeur, humble,* seraient-ils donc si loin de *Pater, Mater, Femina, Filius; Homo, humanus, humidus, humor, humilis?* Ces dérivations et d'autres analogues supposeraient-elles un effort de génie surhumain, ou risqueraient-elles de passer pour un pur jeu d'imagination? Serait-ce bien un prodige que de replacer le D latin dans *louer, voir, croire, foi, moyen;* le T dans *craie, roue, né, puer?* ou de substituer le B au V dans *lèvre, livre, fièvre;* ou de rétablir à sa place le P, dans *louve, lièvre, cuve,* ou de retrouver le T encore, dans *oisif, violence, soif?* ne soupçonnerait-on pas bien vite le changement de l'L latin en U français, dans

faux, beau, peau, haut, poudre, et l'N ne s'accuserait-il pas lui-même sous les traits de notre U, dans *couture, Coutances, Moustiers,* tout comme il accuse l'italien dans *mouton*, etc.?

Ces rapprochements, me dira-t-on, sont faciles, l'imagination y exerce librement sa brillante et fantasque fécondité! Si j'en convenais, combien cette objection ne me donnerait-elle pas d'avantage contre mon adversaire? Comment! malgré cette extrême facilité, on n'a pu trouver *aucun* rapprochement avec le copte! Il faut donc que l'ancien égyptien en soit prodigieusement éloigné. Quoi! le beau travail du docteur Young, que M. Tatam et les académiciens anglais ont poussé si avant, ne nomme que de loin en loin, et avec la plus extrême défiance, quelques *trois* ou *quatre* mots qu'il soupçonne *peut-être* pouvoir être *lus,* dans les groupes qu'il explique *à milliers!*

Ce serait ici, ce me semble, la place de répondre à l'objection qui se lit à la page 73 (première édition) du précis de M. Champollion, savoir, que le savant académicien donne *neuf mots* égypto-coptes, *auxquels il se borne :* mais comme il s'y agit d'hiéroglyphes, l'occasion s'en présentera plus bas, outre que probablement l'illustre auteur aura conservé devers soi un *nombre bien plus considérable sans doute* de pareilles applications; pour avoir en conséquence obtenu pour lui-même et osé annoncer au public l'identité dont aucune page de son remarquable ouvrage ne semble douter; car, sans cela, il n'est pas, je crois, de philologue en Europe qui ne pût se faire fort de soutenir, sur la foi de *neuf mots,* que l'ancien égyptien ne fût du mandchou, ou du hottentot, ou du péruvien, de l'italien même au besoin, ou du basque.

. . . . Fit piscis et cum voles arbor.

Mais un homme tel que M. Champollion le jeune ne s'est assurément pas aussi longtemps occupé de l'Égypte, pour n'y trouver qu'un pareil *nombre* de pareilles preuves. Il est seulement à regretter qu'il ne nous ait pas communiqué ici, comme ailleurs, tous ses motifs de conviction : la science et lui n'auraient pu qu'y gagner.

§ II.

QUELQUES DOUTES SUR LE COPTISME DE L'INSCRIPTION DE ROSETTE.

On recueille avec avidité, d'un pays nouvellement découvert et encore peu connu, jusqu'aux moindres relations et aux particularités les moins intéressantes; s'il existe quelque part un fragment même nul, mais unique, d'un auteur perdu dans la nuit des temps, on accueille ce fragment avec joie et une espèce de culte. C'est par une raison tout à fait analogue qu'il me semble qu'ici les moindres renseignements *un peu positifs* peuvent intéresser les savants et même le public simplement amateur; d'autant plus, que le nombre de ces *points de direction*, en se multipliant, à la fin peut-être viendra nous donner la trace entière de la route énigmatique et compliquée qu'a suivie la pensée en Égypte, avant de s'y éteindre et de se dérober sous l'horizon commun de toute existence humaine.

Or, à défaut de preuves positives (qui ne sont guère fréquentes dans une question qui ne l'est pas), voyons ce que nous rencontrons de négatif dans ce que nous connaissons, jusqu'à présent, de l'Égypte littéraire.

Nous savons que l'ancienne Égypte écrivait de droite à gauche, à la façon des Sémites : le Copte écrit au contraire de gauche à droite, selon le mode européen et éthiopien ou abyssin.

Les *quarante* caractères découverts (dans l'ordre alphabétique) répondent exclusivement aux *seize* lettres cadméennes; le copte en compte trente-deux dans son alphabet.

L'inscription démotique de Rosette est plus courte de *deux tiers* que la grecque, sa correspondante (bien que les caractères de celle-ci soient plus menus que les caractères de l'autre), tandis que le copte est aussi long que le grec, tracé sur une même échelle.

Le copte décline, prépose des préfixes, a ses affixes, pratique

des insertions fort remarquables, pour la construction grammaticale des temps et des modes, des genres et des cas. Nulle insertion dans le démotique, nulle marque de distinction entre les genres, les dérivés, les nombres, les temps; ni plus ni moins, ce semble, que dans les hiéroglyphes, ainsi qu'on le verra bientôt : sur quoi je voudrais qu'on me dît, en passant, si une langue qui n'a *ni le même vocabulaire ni la même grammaire* que telle autre, peut être cependant dite *la même?*

Le copte n'a qu'environ *trente* lettres dans son alphabet; il confond même incessamment le ⲃ, le π et le ϥ, le ⲫ, le κ, le ϩ même et le ϫ, le λ et le ρ, et enfin les six voyelles; il supprime souvent des lettres; et notre démotique compte plus de *cent quatre-vingts* caractères. Il ne *permute jamais* ses grammes, il orthographie *toujours* de même et *n'omet jamais* de traits dans ses répétitions. A quoi bon ce déluge de variantes (ou plutôt de lettres *absolument différentes*) pour la pauvre somme de *seize* significations? C'est plus de *dix* caractères par lettre! et ce dans une langue ancienne, monumentale; du reste, si concise, et ce, sans qu'on puisse alléguer ici la calligraphie ou la négligence; tant les types en sont disparates entre eux!

Enfin l'épellation de quelques noms dont le sens est démontré, tels que [illegible] *roi,* [illegible] *prêtre,* [illegible] *temple,* [illegible] *père,* [illegible] *Égypte,* [illegible] *Dieu,* donne des assemblages de lettres qui ne répondent ni à du copte, ni à aucune langue connue, pas même parfois à une langue possible, comme le passage

[illegible] (Deus natus de deo et deâ),

et cet autre [illegible], qui me firent former le premier soupçon sur l'impossibilité d'épeler jamais cette terrible inscription. Dès les premiers essais du savant Ackerblad, en 1802, la même idée ne devait-elle pas se présenter à tous ses lecteurs?

Mais ceci nous mène plus loin.

§ III.

LE DÉMOTIQUE, DANS L'INSCRIPTION DE ROSETTE, EST-CE UNE LANGUE ÉCRITE?

Il paraît bien certain que non. . . . . (Voyez d'abord la pl. VI.)

Le bel ouvrage in-folio que M. Champollion publia peu avant les découvertes du docteur Young, sur l'écriture *hiératique,* aurait dû, ce semble, le pousser à la même conclusion sur le fait de l'écriture enchoriale ou *démotique.*

Ce n'est pas que nous partagions sa pensée d'alors dans sa généralité, ni que nous embrassions en entier celle qu'il professe aujourd'hui dans ses ouvrages, et qui en est la *contradictoire;* mais nous voudrions, *au contraire,* concilier M. Champollion *in-folio* avec M. Champollion *in-octavo;* et nous serions tentés de croire que l'écriture démotique est un composé d'hiéroglyphes *cursifs* (ou plutôt *écrits*) et d'hiéroglyphes alphabétiques (ou plutôt phonétiques); que si l'on me demandait comment, je répondrais avec le savant chevalier Goulianoff et le célèbre M. Klaproth : « Les caractères démotiques, pour devenir phonétiques ou alphabétiques, « se lisent acrologiquement, et se distinguent d'ordinaire par « l'abrégé du cartouche qui renferme ces noms, <--------ↄ. » En effet, ces deux traits qu'on a d'abord pris pour l'article masculin copte ϩ et la terminaison féminine ϯ, se retrouvent réciproquement, selon la remarque du savant M. Kosegarten, devant des noms féminins (*reine,* pl. I) et à la suite de noms masculins (Ptolémée bienfaisant), etc., tout comme (pour le dire en passant) le *demi-cercle* que M. Champollion nous donne dès le commencement de ses tableaux pour l'article féminin (figure où l'on a même vu un *œuf, effectus pro causâ,* diraient les vieux rhéteurs); et ces traits dits articles féminins n'abandonnent jamais le mot *roi* et le nom Ptolémée dans les légendes royales, etc. etc.

Puisque j'ai dit un mot de ce cartouche abrégé, je ferai remar-

quer ici que le mot *ingredi* de la troisième ligne, et qui semble bien rendu chez le Dr Young par le groupe [hieroglyph] confirmerait cette idée; le signe [hieroglyph] répondant, à ce qu'il paraît (p. v, lignes 1, 2, 3, 3, 3, 5, 6, 6, 9, 12, 12, 13, 13, 13 et 14), assez constamment à l'hiéroglyphe [hieroglyph] : ce qui rentrerait absolument dans la manière dont les hiéroglyphes chinois annoncent la même idée, c'est-à-dire, *jambes dans une enceinte*[1].

En second lieu, l'inscription démotique dont nous nous occupons renferme un nombre assez considérable de *sigles* ou *hiéroglyphes monogrammatiques,* dont les anciens nous parlent en effet à propos de l'Égypte; et tels sont entre autres le signes, *fils, jour, vie éternelle, bien, or, grand* (pl. VI). Mieux encore, elle renferme plusieurs hiéroglyphes évidemment *abrégés* et *tracés* au lieu d'être *dessinés,* et d'autres dont le type ne se retrouve pas dans les hiéroglyphes qu'ils paraissent pourtant représenter démotiquement, comme on le verra bientôt dans la comparaison du texte démotique avec l'hiéroglyphique, et tels, par exemple, que le groupe

image [hieroglyph], *temple et sacrifice* [hieroglyph], etc. etc.

Je disais que les premiers travaux de M. Champollion auraient pu le conduire à notre présente conséquence : il est en effet visible, quand on compare méthodiquement un nombre d'hiéroglyphes avec leurs équivalents hiératiques et démotiques; il est visible,

[1] Ceci semble prouver que les traits [sign] ne sont, en effet, dans les légendes royales, que l'abrégé du cartouche hiéroglyphique [sign] qui enferme ces légendes, *pour indiquer* sans doute *qu'il faut les épeler,* et non les *lire* ni les *prononcer,* ainsi que le reste des hiéroglyphes. Voyez, au surplus, [signs], où, selon le Dr Young, [sign] signifie *ceux qui sont dans* (le temple); [signs] *in eo,* aussi bien que la phrase [signs], où le sens *natus de deo et deâ* est une vraie parenthèse : et qui sait si notre signe de la parenthèse ( ) ne vient pas de cet abrégé du cartouche [sign]?

dis-je, que cette dernière écriture (puisqu'on la nomme ainsi) est une abréviation, du moins en beaucoup de cas, de *l'écriture hiératique,* laquelle conserve à son tour un souvenir bien plus prononcé de son origine *tracée* des hiéroglyphes *dessinés* ou *peints*. Voyez la planche VI, où nous avons rangé quelques-unes de nos observations avec un nombre de celles de M. Young.

Deux remarques qu'il ne faut peut-être pas ici passer sous silence, c'est que d'abord on compte environ *autant de signes* démotiques (180) dans la pierre de Rosette qu'il y a de *groupes ou mots différents* (180 également); la seconde, c'est que, *si l'on compte, dans un espace donné, démotique, le nombre des caractères différents qu'il renferme,* on le trouvera *le même* que *celui des caractères hiéroglyphiques* répondant, dans l'inscription de cette dernière espèce, à l'endroit précité.

Deux remarques qui, combinées avec le signe de pluralité démotique ıų, ɰ et le même hiéroglyphique ▮▮▮, semblent appuyer fortement le soupçon que *l'écriture démotique n'est nullement une langue* ÉCRITE, *mais* TRACÉE; *comme les hiéroglyphes sont une* LANGUE PEINTE *ou* DESSINÉE, L'UNE ET L'AUTRE D'APRÈS LE MÊME SYSTÈME (probablement), MAIS NON PAS DANS LA MÊME LANGUE. Nous allons essayer d'aborder cette délicate question dans l'étude suivante.

ÉTUDE TROISIÈME.

ANALYSE COMPARÉE DE L'INSCRIPTION HIÉROGLYPHIQUE DE ROSETTE.

Les rapprochements indiqués plus haut, entre les trois ordres d'écriture égyptienne, supposent, dans les études des savants que j'y ai nommés, un travail qu'aucun d'eux n'a jugé à propos de communiquer au public; quoique, pour certains esprits opiniâtres et peu confiants, il soit bien préférable de ne se montrer qu'accompagné de tout son cortége de preuves et d'inductions. Sans cela, on pense toujours avoir affaire avec ces voyageurs lointains, et, malgré soi, on se rappelle, à leur propos, le proverbe trop vrai parfois de nos bons aïeux, *a beau mentir*.....[1]

Nous n'avons dans ce genre qu'un travail sur le démotique, publié par feu le docteur Young dans son bel ouvrage intitulé *Hieroglyphics*, et reproduit en partie dans une dissertation de M. Kosegarten. J'aurai plus tard quelques observations à faire sur ce mot-à-mot du docteur anglais. En attendant, je demande au lecteur la permission de lui présenter à ce sujet mon propre travail, quelque imparfait qu'il soit et quelque incomplet que j'aie pensé devoir le laisser pour le moment. Mais, tel qu'il est, il nous fournira, si je ne me trompe, assez de données pour établir ce que j'ai cru pouvoir avancer, et jeter, en tout état de cause, quelque jour sur cette vaste matière.

§ I.

RAPPROCHEMENT DES TEXTES DÉMOTIQUE ET HIÉROGLYPHIQUE.

On sait que le célèbre Visconti soupçonna le premier que les hiéroglyphes renfermés dans ces espèces de cadres que M. Cham-

[1] .....qui vient de loin.

pollion a nommés depuis *cartouches*, pourraient bien contenir des noms propres. La répétition des mêmes groupes, leur parallélisme avec les traductions, l'attention même de les encadrer ainsi, pouvaient le faire présumer, le prouver même avec exactitude. On sait également que le rapprochement de ces cartouches fut le *moyen d'action* qui fournit au docteur Young sa brillante découverte.

Or, de la même manière que, dans la partie démotique, la légende royale nous a donné les points fixes sur lesquels nous avons *aligné* le reste des phrases éparses sur cette inscription; de même aussi les cartouches royaux ont servi à coordonner entre elles, d'une manière rigoureuse, les deux inscriptions qu'il s'agit pour le moment de discuter l'une avec l'autre et l'une par l'autre.

Une difficulté spéciale se rencontre dans cette opération : c'est, on le voit à l'avance, la cassure de la pierre, qui malheureusement ici a non-seulement détruit tout le commencement, mais encore mutilé toutes les lignes d'un côté : en sorte qu'il n'en est pas resté *une seule* entière et intacte dans la partie hiéroglyphique.

Cependant, en admettant un certain parallélisme de rigueur entre les trois inscriptions, ainsi que nous en avons démontré la nécessité plus haut, on voit que, comparant les légendes démotiques avec les cartouches hiéroglyphiques et avec le groupe

dont ces mêmes cartouches forment l'équivalent en démotique,

on voit, dis-je, que le dernier cartouche de l'antépénultième (douzième) ligne hiéroglyphique, répond à la légende de la vingt-neuvième ligne (quatrième, avant la fin) du texte démotique; comme (et parce que) les trois cartouches de la sixième ligne hiéroglyphique sont reproduits démotiquement dans la grande légende qui termine la vingt-unième ligne et les deux plus courtes qui commencent la vingt-deuxième, démotiques.

Et ce ne sont pas seulement ces coïncidences qui appuient cette transcription homologue, c'est encore le groupe détaché du cartouche royal

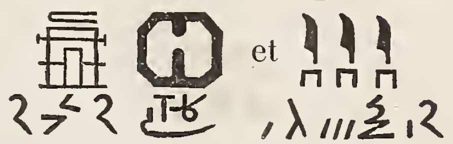
et son isographique (εὐχάριστος) reproduit *à six endroits différents,* dont l'exacte coïncidence réciproque établit d'abord la légitimité de la première juxta-position harmonique des deux textes, lesquels se trouvent ainsi mis en rapport par *onze* points communs indubitables, dans l'espace de *huit lignes.*

Par suite de cette disposition, il résulte que la partie de discours comprise entre le grand cartouche et le groupe susdit (εὐχάριστος) de la douzième ligne, se trouve avoir *la même étendue linéaire* que la phrase analogue du démotique; observation qui, se reproduisant dans la sixième ligne, donne d'abord lieu d'inférer que les deux textes (et par conséquent les deux inscriptions entières) étaient à peu près de la même longueur l'un que l'autre : outre que le nombre de lignes comprises, d'une part, entre le premier grand cartouche, ligne 6, et celui de la ligne 12 (*six lignes hiéroglyphiques*), répond assez bien à celui que renferment également les phrases homologues de la ligne 22 et 29 dans la partie démotique (*sept lignes démotiques* environ). J'ai dit, et on le voit, *à peu près :* on peut tout d'abord en donner une raison, et cette raison sera une révélation nouvelle : c'est que les *noms propres* en démotique occupent plus d'espace que les cartouches hiéroglyphiques, et sont proportionnellement plus étendus que les *autres* phrases démotiques leurs voisines, *lesquelles répondent assez exactement,* au contraire, à l'hiéroglyphique homologue. C'est ce qui explique au reste la coïncidence exacte des groupes

et

aux lignes 6, 7 et dernière; coïncidence obtenue par un simple

déroulement des lignes démotiques, à partir des points fixes susdits, et qui se trouve confirmée par les groupes



dont les premiers coïncident exactement *six fois,* savoir, 3 fois ligne 8, 2 fois ligne 9 et une fois ligne 13, sans compter la septième fois ligne 3. Les seconds se rencontrent fort symétriquement, 1 fois ligne 7, autant lignes 8 et 10, trois fois ligne 11, c'est-à-dire, *six fois ;* et les troisièmes se retrouvent *cinq fois,* c'est-à-dire, lignes 3, 7, 11, 12 et 14; plus la phrase rouge, lignes 11 et 12; en tout *trente-quatre points d'appui* répandus sur l'inscription ainsi intercalée, et qui, outre l'évidence morale qu'ils amènent avec eux, surtout à raison de leur position asymétrique, nous apprennent que le fragment de la première ligne hiéroglyphique fait partie de la *seizième* ligne (en démotique), et que par conséquent *la moitié* supérieure et *deux douzièmes* des côtés (en tout *trois quarts* de cette inscription) sont perdus à jamais.

§ II.

EST-CE BIEN UNE SEULE PENSÉE QUI A DICTÉ L'INSCRIPTION HIÉROGLYPHIQUE ET LA DÉMOTIQUE?

J'ignore si l'idée d'employer des couleurs différentes dans l'analyse dont nous nous occupons, est venue à quelque autre investigateur; mais ce qui me paraît certain, c'est que l'inspection seule de la planche ainsi traitée, donne, à l'évidence, un assez grand nombre d'équipollences hiéroglyphico-démotiques, outre les six fondamentales qui nous ont fourni les trente-quatre points fixes déjà énoncés. On en voit un résumé à la planche v, 2.

Il serait possible sans doute de pousser ce parallèle plus loin, et même il est à présumer que nos égyptologues en ont dans leurs

portefeuilles de bien plus longues séries encore. Ne m'attachant ici qu'à vider une *question de principes*, et avouant ne pas faire de ce genre de recherches un objet spécial de mes études, le lecteur me pardonnera, j'espère, de ne les pas pousser plus loin; persuadé d'ailleurs, d'une part, que j'en ai donné assez pour remplir la tâche que je me suis imposée vis-à-vis du public, et, de l'autre, que mes connaissances sont trop bornées pour me livrer à ce travail, sans un appareil de science qui ne rentre pas dans les vues qui m'ont dirigé dans cette étude. Ses résultats, au reste, ne doivent pas, ce semble, alarmer sérieusement ma croyance, ni promettre d'ailleurs beaucoup de fruits ou de lumières, du moins de sitôt.

Sans doute que l'inspection seule de l'*interlinéation* des deux textes a fait naître dans l'esprit du lecteur une objection dont ma pensée était précisément de l'entretenir dans ce paragraphe. Mais cette objection, puisqu'en effet ce n'est que cela (les appuis nombreux précités et ceux qu'y ajoute la planche v, 2, établissant le parallélisme tel que je le donne en toute rigueur), cette objection, dis-je, est ce que j'annonçais devoir prouver : *qu'aucune des trois inscriptions ne traduit exactement l'autre.*

Quant à la démotique, comparée à la grecque, nous le verrons en examinant la traduction interlinéaire du docteur Young (voyez le §. III, pag. 48, ci-après); mais quant aux deux égyptiennes, la chose est déjà sensible, sans autre étude. Appuyons cependant encore un peu sur ce point. Faut-il que je montre au lecteur le grand cartouche final avec sa phrase εὐχάριστος, qui ne figure pas dans le démotique, bien que celui-ci, comme on l'a remarqué, ait à dessein dilaté ses derniers caractères pour atteindre ainsi le bout de la pierre et *remplir* sa ligne? faut-il lui demander où figure cette *coiffe ornée du lituus* de M. Champollion, que je trouve, entre les groupes *image* et *roi*, au devant des grands cartouches, où le démotique met ici — (Phtha), et là-haut *rien du tout?* Je vois bien (ligne 12) trois fois le caractère *prêtre*, une fois au sin-

gulier, deux fois au pluriel; mais l'hiéroglyphe singulier ne paraît pas dans cette ligne, si bien *appuyée* d'ailleurs.

Cette même ligne m'offre bien le signe [hieroglyph], dont les six coïncidences sont si ponctuelles; mais le démotique ne l'a pas écrit en cet endroit.

Je vois bien aussi que la phrase noire des lignes 12 et 14 est la même hiéroglyphiquement; mais le nom de l'Égypte n'apparaît pas dans le démotique de la dernière ligne, au milieu du reste de cette phrase.

Enfin (pour en passer mille autres de détail), à la seconde ligne, les groupes

[hieroglyphs] [demotic]

semblent, aussi bien que les groupes

[hieroglyph] [demotic]

à la treizième et [hieroglyph] à la dixième, traduire le cistre [hieroglyph] par [demotic]; mais ces trois appuis n'ont pu faire retrouver cet équivalent pour le même signe, dans les lignes 4, 5 et 7, où cependant il se trouve, seul et en composition.

Et qu'est-ce que cela à côté des lignes 6, 7 et 9, avec leurs débordements démotiques, sans que l'occurrence de ces plus longues légendes royales en soit la cause, et sans que cependant il paraisse qu'on puisse se défier d'ailleurs de la justesse des superpositions telles que la planche les offre, après tant de points fixes pour appui?

Ainsi donc il semble prouvé que les endroits homologues de cette double inscription ne sont pas, dans plusieurs circonstances, rendus en entier dans chacune; il semble que tantôt l'une, tantôt l'autre a été plus verbeuse; le démotique vers le milieu, l'hiéroglyphique vers la fin; et que, si l'on fait attention avec cela que, malgré ces disparates, on ne peut se rejeter sur *une synonymie* ou

une *périphrase*, il faudra convenir que l'exactitude même du sculpteur à reproduire ses groupes sans altération et sans abréviation saisissable, vient ajouter à tout cet ensemble l'apparence d'une démonstration sans réplique.

§ III.

LES DEUX TEXTES ÉGYPTIENS N'ACCUSENT-ILS PAS DEUX IDIOMES DIFFÉRENTS ?

De la disparité de sens dans deux monuments publics, légaux, et donnés cependant pour exprimer les mêmes pensées, à la supposition que la diversité de leur idiome pourrait bien causer cette différence, le pas est facile pour la conjecture; il est même plausible. Voyons ce qui semble la changer en certitude.

Lorsqu'au même instant on dicte dans une même langue la même suite de choses et d'idées, et que l'on n'y introduit qu'une différence graphique; s'il n'est pas rigoureusement nécessaire que ces deux transcriptions du même arrêt soient parfaitement identiques, du moins faut-il convenir que de grandes disproportions en plus ou en moins ne s'y conçoivent guère et ne s'y supposent pas. Si, avec cette disproportion si peu soutenable, on remarque plusieurs constructions absolument inverses l'une de l'autre, certaines redondances dans des phrases d'ailleurs les mêmes, des éléments évidemment les mêmes, et d'autres, tout à côté des premiers, absolument étrangers au même système, il paraît légitime de conclure que tous ces modes divers d'exprimer et d'ordonner la même pensée ne peuvent appartenir à la même grammaire, ni au même vocabulaire, ni à la même langue.

D'ailleurs pourquoi oublier ou perdre de vue ce que les auteurs contemporains nous apprennent [1] sur la langue particulière aux

[1] Ἐκ τῶν ἐν τῇ Σηριαδικῇ γῇ κειμένων στηλῶν ἹΕΡΑῙ, φησι, ΔΙΑΛΕΚΤΩι και ἹΕΡΟΓΡΑΦΟΙΣ ΓΡΑΜΜΑΣΙΝ κεχαρακτηρισμένων ὑπὸ Θῶθ κ. τ. λ. Syncell. *Chronograph.* pag. 40.

Μανεθῶν οὗτος ὁ την Αἰγυπτιακὴν ἱστορίαν ἐκ τῶν ἱερῶν γραμμάτων ΜΕΘΕΡΜΗΝΕΥΕΙΝ ὑπεσχημένος κ. τ. λ. Joseph. l. I, *contra Appionem*, pag. 1052 (éd. de Crispin). Et au même

prêtres égyptiens? Et si l'on objecte que l'inscription grecque ne parle que de *caractères* et non de langues diverses, ἱερατικοῖς καὶ ἐγχωρίοις γράμμασι, je prierai le lecteur de remarquer qu'alors l'inscription grecque doit être aussi en langue égyptienne, en copte même, si l'on veut; car à l'instant même elle ajoute καὶ ἑλληνικοῖς γράμμασι. Au surplus, en grec et en latin, tout comme en français, les *lettres*, même les *lettrés* ou *gens de lettres*, n'indiquaient pas uniquement les *caractères*, les *scribes* et les *calligraphes*, mais encore la langue et l'éloquence. Enfin, les lignes 5 et 7 fournissent amplement des exemples de ces inversions et de ces constructions absolument différentes; il suffit pour cela de rapporter les groupes hiéroglyphiques de telle couleur, à leur analogue de la même couleur dans le démotique interlinéaire.

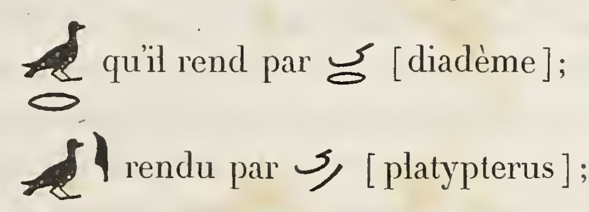
Maintenant, si nous poussons notre examen jusqu'à quelques formes plus spécialement grammaticales, il semble prouvé que la corrélation exacte des manières de construire dans les deux inscriptions est fort différente aussi sous ce rapport.

En effet, le pluriel hiéroglyphique semble, de l'aveu de tous les égyptologues, aussi bien que par l'étude présente de la pierre de Rosette, s'énoncer par les trois traits susdits, placés horizontalement sur une ligne, sous son sujet, ou verticalement à côté; ou tantôt dessous, tantôt dessus; ou en triangle, comme par exemple dans les lignes 4 et 8, 11 et 12, et même en ligne horizontale au-dessus de l'objet, comme ligne 7, à moins qu'ici ce ne soit au groupe précédent qu'il faille les rapporter; ce que la phrase répétée (en noir) aux lignes 12 et 14 semblerait autoriser à croire. Sans cela, le nombre pluriel s'exprime par l'objet trois fois répété, tel qu'on le voit dans plusieurs groupes déjà cités, et notamment à la ligne 12. Or le démotique qui retrace la première

endroit (pag. 1040) : Τὸ δὲ ΣΩΣ ΠΟΙΜΗΝ ἐστὶ καὶ ΠΟΙΜΕΝΕΣ κατὰ τὴν ΚΟΙΝΗΝ ΔΙΑΛΕΚΤΟΝ. Et même page : Τὸ γὰρ ΥΚ καθ' ΙΕΡΑΝ ΓΛΩΣΣΑΝ ΒΑΣΙΛΕΑ σημαίνει, τὸ δὲ κ. τ. λ. ce qui laisse la question hors de doute.

manière, ligne 5, pl. v (entre autres), semble cependant employer plutôt le caractère ou , comme dans les groupes si fréquents , ou dans cet autre mais bien plus habituellement les traits , ou seulement , comme dans les pluriels de *prêtre, temple, Dieu,* dont les singuliers (ligne 13 , lignes 10 et 11 , ligne 7 , aussi bien que le nom d'Épiphane) n'ont pas ce caractère adjoint.

Remarquons cependant ici, en passant, que le premier des signes susdits devrait hiéroglyphiquement se rendre par un oiseau, si l'on s'en rapporte à l'avis du docteur Young, dans les groupes



qu'il rend par [diadème];

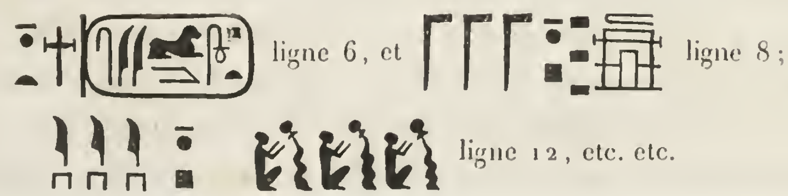
rendu par [platypterus];

dans la phrase , que je crois répondre à [légitime]; valeur dont on pourrait trouver une raison idéographique dans l'habitude de la caille (surtout en Égypte), et de presque tous ces aimables voyageurs des airs, de ne se montrer qu'en troupe.

Et cependant l'hiéroglyphique n'admet pas l'oiseau pour signe de pluralité, comme le démotique paraît l'adopter.

Je n'ignore pas que l'illustre voyageur qui vient de nous revenir, comme dit Virgile, *traînant après lui l'Égypte tout entière, la force de l'Orient,* nous donne les signes

, et (Précis, tom. II, pag. 1, pl. 1, nos 3, 4), comme marques du pluriel; mais je voudrais qu'il m'éclairât alors sur le *pléonasme*



ligne 6, et ligne 8;

ligne 12, etc. etc.

sans parler des *vingt-cinq* groupes formés ou terminés par ces traits :

ce qui, puisqu'il faut le dire, ne favorise pas beaucoup le prétendu *coptisme* de ces inscriptions, ainsi que je l'ai annoncé plus haut; car, dans la première phrase, le signe ne peut rendre pluriel le nom dont il s'agit; il tombe donc sur la croix hiéroglyphique, que M. Champollion a déjà flanquée d'un *autre* pluriel. Dans le second, les deux groupes le sont déjà, l'un en toutes lettres, l'autre en signe; dans le troisième, la chose est encore plus évidente; et dans les derniers, il n'est pas aisé de voir comment l'académicien de Paris a pu parvenir à la preuve de son assertion, puisqu'il y a VINGT-CINQ *à parier contre huit que cette terminaison n'est pas un pluriel* (copte), attendu que *huit* groupes seuls sur *trente-trois* n'ont pas le signe du pluriel *surajouté* à cette terminaison dite plurielle et copte; rien ne prouvant, que je sache, que, dans ces *huit* cas, ⲛ (puisqu'on veut que c'en soit un) soit plutôt pluriel que dans les vingt-cinq restants. Et si je dis *huit*, M. Champollion doit savoir mieux que moi, et longtemps avant moi, que je lui accorde trop; je ne citerai que le groupe de la ligne 10 , qu'assurément il n'a jamais pris pour un pluriel.

Enfin je le prierai de m'expliquer comment il a pu distinguer que la *coiffure ornée du lituus* était *une préposition*, tom. I, p. 4, n° 34 (encore le ⲛ copte), tandis que le démotique (encore copte) la passe absolument dans les phrases *image du roi, prêtre du Dieu Épiphane le bienfaisant*, et lignes 6, 8, 13 (2 fois) et 14, du moins d'après la leçon de M. Champollion; omission dont on se convaincra par le rapprochement des phrases semblables : grand cartouche, lignes 6 et 12, et titre d'Épiphane, ligne 12. M. Champollion aurait-il perdu de vue, au surplus, *cette même coiffure ornée d'un lituus*, lignes 6 et 7, où elle est plurielle, donc pas prépo-

sition [hieroglyphs], et ligne 14 [hieroglyphs], aussi bien que 10 [hieroglyphs], où elle signifie, dit-il, *région inférieure?* Comment discerne-t-il cette différence? comment la prouve-t-il? comment concilie-t-il cette assertion avec cette autre qu'il a donnée comme irrécusable, *qu'un signe employé phonétiquement une fois l'est toujours?* ou nous dirait-il bien ce que signifie le mot *copte* [copte], synonyme de [hieroglyphs]? N'oublions pas la remarque de M. Klaproth dans son dernier ouvrage (*Collection d'antiquités, etc.*), que *plusieurs parties des groupes expliqués* par l'égyptologue français *sont passées sous silence dans les explications;* ce qui pourrait peut-être tenir également à la différence d'idiomes que nous avons soupçonnée et annoncée comme probable dans ce paragraphe, et que vient encore confirmer le manque de parallélisme des groupes démotiques avec les groupes hiéroglyphiques leurs correspondants. On ne remarque en effet nulle part que *tel trait* correspondant à *tel signe* hiéroglyphique lui corresponde constamment dans les composés : tantôt le démotique accuse l'hiéroglyphique, tantôt c'est l'hiéroglyphique qui semble s'être soutenu, tandis que le démotique s'écarte de l'harmonie qui semblait bien établie entre eux, dans d'autres exemples. (Voyez pl. v.)

ÉTUDE QUATRIÈME.

LES ÉGYPTIENS NE PARLAIENT-ILS PAS UNE LANGUE SÉMITIQUE ?

Quand je dis une langue sémitique, je n'entends pas que les vieux riverains du Nil parlassent celle de l'habitant des rives du Jourdain ou de l'Euphrate, pas même qu'ils l'entendissent[1] : nous savons, par différents passages des livres saints, que cela n'était pas. Mais la position géographique de l'Égypte, ses relations militaires et commerciales, enfin des monuments, semblent donner à penser que *du moins* on entendait *aussi* en Égypte une langue fort rapprochée de l'hébreu, ou, si l'on aime mieux, du phénicien.

Je n'insisterai pas beaucoup ici sur leur alphabet *cadméen;* je ne donnerai pas comme un argument bien indéclinable les groupes hiéroglyphiques composés le plus souvent de *trois caractères principaux,* à la manière *des racines sémitiques;* je n'insisterai pas sur cette variable acception de la valeur des voyelles, ni même sur le grand rapport des alphabets *samaritain, cuphique* (remarquons ce nom; il assonne à *cophte* ou *copte,* comme on dit plus ordinairement aujourd'hui), *palmyrénien, phénicien,* et des vieilles inscriptions et des médailles, avec le démotique égyptien; tout cela me semble cependant faire, avec ce que déjà j'ai eu occasion de dire dans ces études, un préjugé assez fort : mais je veux consulter l'Égypte elle-même et ses voisins, et achever ma petite expédition dans ces pays mystérieux, par une excursion sur les terres voisines, pour aller, dans ma course périlleuse, reconnaître des lieux qui

[1] Comme, de nos jours, le latin : prononcée par chaque nation d'après son alphabet propre, cette langue devient inintelligible, à l'entendre parler par un étranger.

semblent offrir un repos dans cette navigation lointaine et aventureuse.

§ I.

EXPLICATION D'UNE STÈLE ÉGYPTIENNE DÉMOTIQUE.

Enclavée pour ainsi dire au milieu des tribus sémitiques, bornée à l'ouest par le dialecte phénicien de Carthage (*voyez* la page 55), au sud par les Éthiopiens, à l'est par les tribus arabes et la Palestine, il était difficile de se persuader que la langue des Égyptiens n'eût pas de grandes affinités avec celles de tant de voisins, avec lesquels ils eurent de si fréquentes et de si longues relations de victoires, de conquêtes et de dépendance.

Voilà ce que l'histoire pouvait donner à penser aussi bien que la géographie. Cependant, ainsi que les enfants d'une même mère, avec des ressemblances sensibles, ont parfois des inclinations fort différentes, il était naturel aussi de supposer que des nuances assez fortes devaient séparer l'idiome égyptien parlé (ou même écrit), soit par sa construction, son mécanisme, ou même la masse de ses racines, du caractère particulier des langues vraiment sémitiques. Ne savait-on pas que, même parmi celles-ci, cette différence existait? et pour n'en citer qu'un exemple, mais frappant; le nom de Dieu en chaldéen יי a-t-il le moindre rapport avec le אלהים des Hébreux, le ࠀࠋࠄࠉࠌ des Samaritains, le ܐܠܗܐ des Syriaques, le الله des Arabes? Ces considérations, les analogies tirées de la forme et de l'ordre de l'écriture démotique, l'étendue proportionnellement beaucoup plus resserrée de celle-ci, m'avaient fait soupçonner l'analogie que je viens d'indiquer, quand une stèle apportée d'Egypte au Musée royal de Turin vint me confirmer dans cette pensée. En effet, cette stèle (que représente la planche VII) porte une inscription de sept lignes et demie en caractères égyptiens démotiques, dont les deux premières parurent au savant

M. Grotefend devoir être un alphabet. Voilà ce que j'ai su de ses travaux par rapport à cette stèle [1].

A la considérer avec un peu d'attention, on remarque en effet que ces deux lignes se composent de *vingt-deux* caractères différents, et ne peuvent par conséquent composer une phrase. Bientôt on retrouve la relation (sémitique) de la quatrième lettre avec la vingtième, le *daleth* et le *resch* (car l'ordre suivi en écrivant est visiblement celui des Sémites, de droite à gauche); on aperçoit aussi sans peine une relation semblable de la onzième lettre avec la dix-neuvième, le *caph* et le *qouf;* et en outre l'*aleph* rappelle le syriaque et l'arabe, le *ghimel* se rapproche de l'hébreu, le *mem* est samaritain, le *vaw* et le *hé* diffèrent peu de l'hébreu; rapprochements, au reste, qui me semblent devenir évidents, si l'on confronte cette série de 22 caractères avec d'autres alphabets sémitiques, tels que ceux des médailles et inscriptions phéniciennes, etc.

Une épreuve, du reste facile, devait, ce semble, ne laisser aucun doute sur ce point. Cette épreuve, on l'a déjà compris, c'est l'application immédiate de cet alphabet présumé, à la lecture de l'inscription elle-même. Il est, en effet, moralement impossible qu'un texte de la longueur de celui-ci puisse, sans être torturé, donner un sens raisonnable, approprié aux circonstances et bien concordant dans toutes ses parties, sans prouver à la fois, et l'authenticité de la lecture (de l'alphabet), et quelle langue l'a dicté.

Pour ne pas perdre ici de vue la marche rigoureuse que je m'étais prescrite, voici comme je procédai.

Je copiai l'inscription à la file, sur une seule ligne, pour éviter de séparer mal à propos les mots qui la composent.

Sous chacun de ses traits, j'écrivis la valeur alphabétique qui lui était assignée par la stèle même.

Lorsqu'une forme me paraissait douteuse, susceptible d'être

[1] J'ai vu depuis (dans les *Mines de l'Orient,* IVe part. 3e cah. pag. 240-245) les premières analogies données par ce savant, aussi bien que la remarque sur l'interruption du texte et l'*alinéa* à la 3e ligne.

divisée, ou, au contraire, que plusieurs traits me semblaient *pouvoir* être réunis, j'en plaçais les différentes valeurs les unes sous les autres, dans l'ordre de probabilité qu'ils me semblaient indiquer.

Enfin, dans le doute sur la forme, je consultai les variantes de cet alphabet que le même M. Grotefend y ajoute, mais j'ignore sur quel document. Ce travail, dont la planche VIII donne une idée, me fournit d'abord (en hébreu) les mots *conjux mei, socius, mœrore affecta. . . posuit. . . . fecit ei.* Ces idées, combinées avec la forme de la stèle, qui est évidemment funéraire, rendirent le travail et plus plausible et plus aisé. (Voyez fig. 3, planche VIII.) Restaient les caractères , non déterminés par l'alphabet, et que le sens semble autoriser à lire par un ר, un ק et un נ, et les deux groupes de lettres יליגט et כזעף, qui, ne signifiant rien en aucun dialecte sémitique, me semblent devoir être pris pour les noms des malheureux époux dont parle l'inscription, laquelle sans cela deviendrait une espèce de *simplicité,* quand on réfléchit à la destination d'un monument funéraire surtout.

Alors toute la stèle s'interpréterait ainsi, ligne pour ligne :

בטח רע שבך זור
שבל כזעף שגלי בוק ע
י יליגט שומה גיל כל בא
ברית יל גוהו יסע הפח
גהו חם עשת

« A mon fidèle compagnon, qui périt, s'étant misérablement fracturé les « épaules (*ou* les jambes), KZAPH, mon époux : ILIGTH a posé un céno- « taphe. De même, sa bru, pieuse envers son beau-père, a fait transpor- « ter son corps avec pompe, lui a dressé un cippe et élevé une enceinte « tout autour. »

Un sens aussi régulier, aussi soutenu, aussi en harmonie avec les circonstances, paraît prouver sans réplique que l'on a rencontré effectivement la langue dans laquelle il fut conçu ; surtout si l'on fait réflexion à la concision des langues sémitiques, et en même

temps au respect avec lequel nous avons conservé l'intégrité du texte. Je dis cela, dans l'hypothèse même où nous n'aurions pas l'alphabet qui est en tête, et où, par conséquent, il faudrait tâtonner d'abord après la valeur des lettres, une à une, ainsi qu'ont dû le faire le savant abbé Barthélemy entre autres, et l'illustre patriarche de nos orientalistes modernes, M. le baron Silvestre de Sacy, dans l'explication de l'inscription phénicienne, regardée cependant comme indubitable, qu'ils ont publiée.

Il faut qu'en achevant ce paragraphe, je fasse remarquer au lecteur que quelques mots, tels que עי״, רעה, etc. perdent souvent leur troisième radicale, et se trouvent, non-seulement dans le style lapidaire (toujours un peu abrégé et fort concis), mais encore dans les manuscrits les plus soignés, comme les plus purs, dépouillés de ces lettres nommées précisément à cause de cela *défectives*. Aussi le lecteur ne sera pas surpris de les retrouver ici sous cette forme, qui du reste est la plus habituelle.

Nous verrons encore *d'autres vestiges sémitiques*, quand nous nous occuperons des travaux du docteur Young sur la triple inscription que nous étudions (§ III, ci-après).

§ II.

CONSÉQUENCES DE CETTE DÉCOUVERTE.

Si le lecteur croit pouvoir admettre ma leçon et l'interprétation qui en dérive, il comprendra pourquoi l'un de nos savants égyptologues a pensé que l'inscription dont il s'agit *était incorrecte*, ou du moins *mal représentée*, dans les *Mines de l'Orient;* où elle fut d'abord publiée (tom. III, pag. 67). Il est bien vrai que l'éditeur assure l'avoir copiée avec le plus grand soin, et que l'inspection seule de la gravure semble ôter là-dessus toute espèce de doute : mais l'illustre académicien a cru (avec l'éditeur) y devoir trouver de l'*égyptien vulgaire*, ce qui est possible : et *par conséquent* du

COPTE, ce qui est (je crois l'avoir prouvé) ridicule : et dans cette gratuite hypothèse, j'avoue que la pierre doit non-seulement être censée *mal dessinée,* mais encore absolument fabuleuse, ou du genre de ces talismans que l'on trouve quelquefois dans les cabinets des antiquaires et des curieux; pièces frivoles, qui ne sont guère que des amas d'alphabets confondus, fabriqués, dénaturés, le tout mêlé de figures arbitraires et fantastiques, de quelques versets du Coran ou de la Bible, en acrologie ou en toutes lettres; ou bien encore quelqu'une de ces énigmes malignes, telles que cette célèbre porte (murée aujourd'hui) sur la voie Latine, à Rome, fabriquées à dessein pour torturer l'érudition des savants, et qui, cachant un sens puéril ou nul, ont, en effet, longuement exercé la sagacité et l'imagination féconde de quelques *hommes habiles,* et occupé du moins leurs *doctes loisirs.*

Mais puisque les particuliers, en Égypte, écrivaient pour le public, en *caractères reconnus égyptiens,* et cependant *en langue sémitique,* il est légitime d'en conclure que le peuple en Égypte entendait et parlait (du moins *aussi*) un idiome qu'il consterait n'avoir que fort peu différé des dialectes hébraïques que nous connaissons; idiome que l'on y aurait écrit avec un alphabet pris dans une collection nombreuse de signes lus *acrologiquement,* et que, précisément pour avertir de cet emploi partiel, on aurait, ainsi que nous le voyons, rangés en tête, dans l'ordre alphabétique; comme, pour éviter une confusion analogue avec leur valeur hiéroglyphique, on les enveloppait du *cartouche* (ou de son abrégé <-------)) dans les inscriptions hiéroglyphiques ou démotiques proprement dites.

Et qu'on ne m'objecte pas que ce monument *pourrait* avoir appartenu à quelque famille juive, laquelle se serait, dans ce pays étranger et honni par sa nation, exprimée dans la langue de Sion et des rives du Jourdain, en y employant l'alphabet usité dans le lieu qu'elle habitait : ce ne serait d'abord ici qu'une conjecture peu facile à soutenir de quelque preuve, une conjec-

ture que l'histoire ne pourrait, je crois, appuyer, et qu'au demeurant le texte seul de l'inscription démentirait absolument, sans parler du matériel même de la sculpture qui la décore.

Mais, me dira-t-on, ce que vous lisez par le secours de l'hébreu, M. Günter l'interprète par du copte; et il en tire, avec autant de droit que vous, une conséquence absolument contradictoire!

Remarquons, avant d'aborder le travail de ce savant, que, pour pouvoir raisonnablement attaquer la traduction de cette stèle, il faut ou rendre raison de cette série de vingt-deux caractères différents entre eux et bien évidemment séparés du corps de l'inscription par un *alinéa* notable, à la fin de la seconde ligne, et par un volume de caractères, un peu plus considérable que celui du reste de l'inscription.

Remarquons, en second lieu, que, supposé cette raison bien clairement appuyée et bien solide, il faut avant tout détruire les analogies bien connues qui établissent l'alphabétisme de ces vingt-deux caractères; ce qui paraît peu facile.

Remarquons, en troisième lieu, que, si l'on admet l'alphabet, comme tout semble y contraindre, alors la langue du texte ne devient plus douteuse. Après ces réflexions [1] et quelques autres que je passe sous silence, mais qui se rattachent à ce que j'ai dit plus haut, examinons succinctement l'interprétation annoncée.

Voici maintenant l'explication de M. Sf. Günter Wahl, telle qu'on la voit au tome V des *Mines de l'Orient* (Entzifferung der Egyptischen Buchstabenschrift etc. von Sf. Günter Wahl, p. 217).

Le savant coptologue, tout en convenant que la langue des Pharaons est sémitique (phénicienne et hébraïque), et tout en

[1] Sur la même planche se trouve une pierre représentée sur ses deux faces : l'une est hiéroglyphique ; l'autre, dans une série de lettres grecques (toutes voyelles) ne renferme que le nom de *Jéhovah* (*Ieue* יהוה), et des mots qui me semblent répondre à *vie*, *être*, etc. (והוה היה etc.), manière de prière en exclamations, mais, de toute façon, sémitique. (*Mines de l'Orient*, tom. III, pag. 67.)

citant pour preuve l'histoire, les monuments et les progrès de l'invention de l'écriture chez les Égyptiens; tout en affirmant avec Plutarque que les Égyptiens écrivaient de droite à gauche, avec *vingt-cinq* lettres, que cet alphabet fut jadis de *vingt-deux* lettres seulement, et que ce n'en est qu'une manière de dilatation qui l'a porté à vingt-cinq, traduit cependant par le copte d'aujourd'hui cette inscription; et à l'aide des variantes qu'il puise, dit-il, dans le *saïdique* et le *thébain,* il nous présente la légende que l'on va lire et que je ne corrige en aucune façon :

ⲣⲏⲃⲏⲧⲁⲓ ⲣⲟⲣ ⲥⲛⲟⲩⲧⲉ ⲉϣⲓ
ⲉ̀ⲣⲱⲉⲣⲥⲛⲟⲩϯ

ⲛⲓϩϥⲟ ⲉⲧⲟⲩⲟⲩⲉϩ ⲛ̀ⲧ ⲥⲓⲧⲏⲟⲩ
ⲛⲓϩϥⲱ ⲛⲧⲉ

ⲏⲡⲙⲁⲓⲏⲧⲓ ⲛ̀ⲣⲏ ⲑⲟϣⲓⲣⲱⲧⲓⲫⲉ
ⲡⲓⲙⲁⲓⲏϯ ⲣⲟ ϯⲫⲉ

ⲛⲣⲏⲙⲟϣⲓⲣⲟ ⲉⲛⲉϩ ⲛ̀ⲣ ⲟⲩⲙⲱⲓⲧ ⲏⲟⲩ ⲧⲏⲣ ϩⲱ
ⲣⲱ ⲛ̀ⲉⲣ

ⲥⲟⲩ ⲕⲏ ⲧⲓⲫⲣⲙⲟⲩⲧⲉ ⲉ̀ⲛⲉⲓ ⲟⲣϥⲉ ⲟⲩⲑⲣⲟ ⲉ̀ϩⲣⲏ ⲟⲩⲉⲛ ⲣⲱ
ϯⲫⲁⲣⲙⲟⲩⲑⲓ ⲉ̀ⲛⲁⲓ ⲟⲣϥ ⲉ̀ϩⲣⲉⲛ
ⲱⲣϥ

ⲣⲏ ⲩⲗ ⲩⲗ ⲉⲩ ⲣⲡ ⲁⲥⲕⲁⲛⲇⲣ
ⲣⲟⲙⲡⲓ
ⲟⲥ ⲟⲩⲉⲣϥϫⲱ ⲛⲁⲁ

Il la rend par ces lignes de mots latins (pag. 22):

« Sol folia palmæ ferens, quæ sunt duæ suspendentes.
« Aspides annexæ caudis.
« Est repræsentatio solis constituti regis cœli,
« Solis circumientis regis ævi viam ætheris quodidiè facientis.
« Vigesimo octavo mensis Pharmuthi hæc ornamento data super ostium portæ.
« Anno ccccxxx æræ Alexandri
« Quem dicunt magnum. »

J'avoue, pour ma part, ne pas mieux entendre ce latin-là que le copte qu'il traduit.

Observons seulement que le docte Germain n'a donné *aucune raison* de sa transcription, de l'alinéa à la seconde ligne, du partage de son nom d'Alexandre entre la sixième et la septième, de cette locution peu convenante sous bien des rapports, QUEM DICUNT *magnum;* beaucoup moins de la répétition de la date, une fois en chiffres, une fois en toutes lettres : si ce n'est que *de nos jours,* dit-il, *cela se pratique parfois dans les actes, pour qu'on ne s'y méprenne pas.* La raison n'est pas mauvaise, il en faut convenir ! et puis toute cette pierre devient entre ses mains *l'ornement d'une porte* (peu large sans doute); cette inscription si neuve et si instructive va la *décorer,* et l'on y ajoutera, *de peur qu'on ne s'y méprenne,* la date du jour et du mois et de l'année où semblable doctrine fut transmise aux âges à venir au-dessus de cette porte.

Au reste le docte interprète oublie de nous avertir pourquoi, étant du règne d'Hadrien, cette inscription *copte* est si différente des livres coptes de la même époque environ ; pourquoi son *alphabet harmonique* a deux ou trois lettres pour la diphthongue ⲟⲩ et manque pourtant du ϯ; pourquoi cet alphabet, rapproché des autres sémitiques qu'il y accumule (mais en extraits seulement), lui en a paru si différent, car je n'ose croire qu'il les ait tronqués exprès. Je n'insisterai pas sur sa prétention que ρω est plus ancien que ρο, *par la raison* que les Grecs ont écrit Φα-ραω; ce qui semble presque une mauvaise plaisanterie; mais je demanderai au philocopte traducteur d'où vient que l'ère d'Alexandre, *qu'on nomme vulgairement le grand,* y est employée plutôt que celle de Ptolémée ou de César, comme on le voit partout ailleurs....... Le lecteur maintenant peut décider et choisir ce qui traduit, ne fût-ce que plus sensément, du copte ou de l'hébreu.

§ III.

COUP-D'ŒIL SUR LA TRADUCTION PROPOSÉE PAR FEU LE D[R] YOUNG DES DEUX INSCRIPTIONS SUSDITES.

Jusqu'ici, comme on le voit, je n'ai étudié le précieux monument de Rosette qu'à l'aide de la logique et de la critique seules; j'ai réservé à parler de quelques éclaircissements ultérieurs, que l'étude y trouve, aussi bien que de quelques preuves nouvelles; pouvant à la fois et compléter mon travail et y joindre plus d'une remarque critique sur les travaux du célèbre égyptologue dont l'Europe déplore la mort prématurée.

Je ne puis qu'être singulièrement flatté de me rencontrer sur tant de points avec le célèbre docteur Young, dans mes recherches particulières; et je puis avec plus d'assurance présenter aux yeux du public le résultat d'un travail qui, quel qu'il soit, s'appuie sur un nom si justement célèbre. S'il n'y avait, dans le domaine de la science, une égalité entière entre les vues (pourvu qu'elles soient également plausibles, également discutées), je devrais être regardé comme tentant une entreprise téméraire, lorsque j'annonce vouloir relever des inexactitudes dans ce que nous ont transmis des hommes si supérieurs par leurs lumières et leur capacité.

Ils sont hommes cependant, et par-là même faillibles; et plus ils nous sont supérieurs, plus aussi ils souffrent qu'on les redresse, ou qu'on les avertisse de leurs distractions, de leurs oublis. C'étaient en particulier les dispositions de l'honorable docteur, quand il vivait. Je n'affligerai pas ses admirateurs et ses amis, si je leur demande l'indulgence que lui-même m'eût accordée; d'autant plus qu'elle rencontrera dans mon cœur la plus haute estime pour ses glorieuses découvertes, dont j'eusse voulu avoir eu plus tôt connaissance.

Le bel ouvrage qu'il a intitulé *Hieroglyphics* (2 vol. in-fol. 1823-

25) nous offre entre autres une interprétation des trois inscriptions, mises en rapport. L'exécution en est tout à fait belle : l'ordonnance en eût, ce me semble, été plus avantageuse, si le dessinateur n'y avait rompu les lignes en un grand nombre de parties; ce qui en empêche presque totalement la comparaison, papillotte extrêmement les yeux, et a l'inconvénient de ne retracer aucune des inscriptions, telle que la pierre l'offre à nos regards. Le grec, qu'on a jugé à propos d'y intercaler en caractères lapidaires et en *fac-simile*, surcharge peut-être plus qu'il n'appuie cette belle analyse.

Au reste, ces fautes ou plutôt ces inconvénients sont bien légers, et ne touchent d'ailleurs que le matériel de la chose.

Mais le célèbre docteur n'ayant pas, que je sache, accompagné son travail d'une suite de preuves, je me vois forcé de recourir à celles que je crois avoir trouvées, et elles me fourniront peut-être quelques modifications à faire à la traduction du célèbre égyptologue anglais. Toutefois, si nous prenons le travail du docteur tel qu'il est, on verra d'abord combien les différentes assertions que j'ai soutenues dans les études précédentes y trouvent de confirmations et d'appuis, d'applications et d'exemples.

Et d'abord, supposons (ce que l'on verra bientôt être vrai) qu'une grande partie de sa traduction soit certaine, ou du moins fortement probable; il est bien facile de s'apercevoir de ce que je disais plus haut, *que ce n'est nullement la même pensée qui préside à la composition des trois inscriptions*, et qu'au surplus, *la construction en est absolument différente, grammaticalement parlant*. Il suffit pour cela de lire quelques lignes de son mot-à-mot de chacune d'elles.

Que si l'on vient à jeter les yeux sur notre planche IX, n° 7, on sera, je crois, aussi surpris que je le fus, en voyant *combien de sens absolument différents* l'auteur y attribue *au même groupe*, sans qu'on en puisse soupçonner d'autre raison que la seule *commodité* de la traduction; mais, il faut le dire, SANS AUCUN DROIT RÉEL, aucune langue (que je sache) n'autorisant par son exemple une *pareille* synonymie.

J'avouerai volontiers que les mots *Phtha, Dieux, Dieu, Vulcain, soleil, sacré* et *vêtements sacerdotaux,* n° 1, peuvent se concevoir comme dérivant d'une même souche ; *fête* encore, *temple* même, quoique ce dernier mot n'ait pas été donné dans une forme analogue ici : mais je ne puis me persuader que M. Young ait heureusement rencontré, quand il donne pour valeurs du *même mot égyptien* les termes latins, *quædam, oportebat, tributis, debita, vinctos, conspicuus, tributariarum, accusatos, solemnis, magis curans, manifestus,* etc. (fig. II.) Je ne vois pas trop non plus la cause de l'attribution du mot : *singulus* aux divers groupes que représente la figure 3, non plus que ceux de la figure 4. A la figure 5, je remarque des groupes dont la composition (s'ils sont bien sûrement traduits) peut servir de commentaire à notre § III de la troisième étude.

Mais si nous passons ces légères anomalies, qui, je le répète, ne retrouvent aucun fondement, du moins apparent, dans ce que nous connaissons actuellement de toute cette branche de l'archéologie, nous trouverons dans le travail du docteur des marques évidentes de la *non-grammaticalité* de l'une et l'autre inscription.

N'y voit-on pas en effet, sans aucune espèce de doute, le groupe [hieroglyphic group] ou son abrégé [sign] et [sign] répondre à *roi, reine, royaume, royal,* et ce, dans *tous les cas* possibles ? Le démotique même n'a pas cette variété de l'hiéroglyphique ; laquelle au fond pourrait bien (pour le dernier signe) être adjective, et son groupe [demotic group] répond à toutes nuances à la fois ; que si le signe < s'y joint une *fois* quand il signifie *reine*, comme *une autre fois* au mot [demotic group], il faut convenir que, si *là* il est la marque du féminin, il ne peut l'être aux groupes

[demotic groups]

mnevi, *beneficus,* *benefaciens* *cōercuit,* *ingrediuntur*

et dans bien d'autres encore, ainsi que l'avait fort bien conjecturé le savant M. Kosegarten de Berlin. (Voyez la note pag. 24.)

Au reste, l'illustre M. Young ne semble-t-il pas avoir pressenti du sémitisme dans les hiéroglyphes, lui qui traduit constamment ici le signe [hieroglyph] par le ב des Hébreux (ܒ du syriaque, [Samaritan letter] des Samaritains), *in*, dedans (*voy.* même planche, fig. 6), et le nom [hieroglyph] *Apis*, et le mot [hieroglyph] *père* (אב en hébreu, d'où les Æoliens avaient fait leur ἄϐφυς et les Latins leur *avus*, etc.)? Les Égyptiens employant incessamment les fortes pour les faibles, comme les leçons de M. Champollion le prouvent incontestablement, n'y retrouverait-on pas aussi les traces du verbe analogue אבה dans le groupe [hieroglyph] *augere magnoperè?* sans parler de l'hiéroglyphique [hieroglyph], qu'il rend par le démotique [demotic sign], qui alphabétiquement (planche VII) répond au *z*, et rappellerait le pronom hébreu זה, qui offre un sens analogue.

Si j'osais hasarder ici une conjecture, il me semble que (ligne 26) j'attribuerais plus volontiers la signification *in medio* au groupe démotique [demotic sign] et (même ligne) [demotic sign]. qu'au groupe suivant [hieroglyph] évidemment hiéroglyphique et parlant, comme on le voit par les mots *diadème* et *ornements* de ce diadème (planche IX, fig. 8), où l'aspic est mentionné expressément; reptile dont on sait d'ailleurs qu'il distinguait en Égypte la coiffure royale, et que les bas-reliefs nous représentent incessamment ainsi. Cette substitution rentrerait dans les idées déjà énoncées, sur cet *abrégé d'une enceinte* AU MILIEU de laquelle l'objet placé indique bien naturellement le sens de la préposition *in, intra;* représentation, au reste, que semblent appuyer les clefs chinoises.

Je renvoie à la planche IX, fig. 8, pour les autres anomalies qu'il me semble remarquer dans le *tentamen* du savant Anglais; et j'avoue que, si je n'ai pas de raison pour rejeter les variantes synonymiques de la figure 10, j'ai au moins deux préjugés en les rangeant parmi les points litigieux : le premier, que l'auteur ne s'appuie sur rien, en lui assignant une valeur que le sens ne semble pas *exiger seule;* le second, qu'ailleurs je vois un

parallélisme, *vraiment scrupuleux à donner toujours la même forme au même mot,* quelque répété qu'il soit, comme, par exemple, *roi,* qui se rencontre 31 fois, *dieux* 23, *Égypte* 20, et *bienfaisant* 18 fois, etc. Il est vrai qu'on me dira que deux fois le mot *Égypte* est écrit avec un trait de plus et *roi* de même ; je ne le rejetterai pas sur la *négligence du sculpteur,* quoique le grec autorise à le croire[1]; cette excuse est aisée, et je ne l'aime pas : mais je répondrai que ces quatre cas, entre 92, sont encore moins capables d'appuyer les mêmes valeurs que je signale, attribuées à des groupes *absolument différents.*

Au reste, je crois devoir avertir ceux qui n'auraient pas sous les yeux le bel ouvrage du docteur Young, que, si l'on s'en rapporte à ses planches, celles du grand ouvrage sur l'Égypte ne rendent *pas parfaitement* le tracé de la pierre de Rosette que le savant Anglais avait sous les yeux ; différence que les plâtres et les soufres qui ont servi au graveur de Paris peuvent aisément expliquer, personne n'ignorant quel soin et quelle exactitude Messieurs de la Commission d'Égypte ont apportés à la confection de ce magnifique ouvrage.

CONCLUSION.

Il paraît donc probable que, dorénavant, on ne doit pas espérer de grands secours du copte, ni même peut-être de quelque langue connue que ce soit, dans le déchiffrement des écritures démotiques, hiératiques, ou des hiéroglyphes proprement dits. Une étude sévère et approfondie des deux textes égyptiens de la fameuse pierre de Rosette semble, dans leur mutuelle comparaison et dans l'analyse comparée de leurs parties analogues, devoir donner

[1] L'inscription grecque de Rosette écrit très-souvent O pour Θ, Λ pour A, Γ pour Π, etc.; elle omet encore des lettres, par exemple, ΠΟΛΕΜΑΙΟΣ pour ΠΤΟΛΕΜΑΙΟΣ, sans qu'on puisse rejeter cela sur les injures du temps : il est vrai que le grec n'était qu'une langue apprise et non indigène en Égypte.

les seules lumières pour l'interprétation d'autres inscriptions, pures, doubles ou bilingues; d'où l'on tirerait des espèces de lexiques comparés, et les valeurs du plus grand nombre de groupes possible, par *exhaustion* et *élimination*, comme disent les géomètres.

Possible aussi qu'une étude comparée avec les clefs chinoises fournisse de plus nombreuses inductions que celles qui se sont présentées à moi, et auxquelles je n'ose trop m'arrêter encore : quoique, si l'on croit qu'ici il puisse s'agir d'une marche analogue, il soit facile de s'apercevoir que (sans pour cela supposer de communication entre ces peuples) bien des idées doivent s'être présentées sous les mêmes images à tous les hommes; comme presque toutes les langues le font voir, dans les *synonymes logiques* qu'elles offrent entre elles et dont nous aurons occasion de parler ailleurs.

Au reste, si ces études font éviter *une seule erreur*, une seule perte de temps; si elles offrent aux philologues *un simple matériel* utile à leurs recherches, je m'estimerai heureux d'avoir eu la pensée de les leur offrir avec simplicité et une juste défiance.

ESSAI

SUR LA LANGUE PUNIQUE,

OU

ÉTUDE

DES FRAGMENTS CARTHAGINOIS CONSERVÉS DANS LE PŒNULUS DE PLAUTE, ACTE V, SCÈNES 1, 2 ET 3.

Depuis longtemps, le seul monument un peu remarquable qui nous reste de la langue de Carthage a exercé la sagacité des orientalistes et d'autres philologues. Le Pœnulus de Plaute, attaqué par les Bochart, les Parée, et d'autres encore, il y a deux siècles; repris et remanié de nos jours, par les Agius, les Vallencey, etc., a partagé ces divers érudits entre l'hébreu, le syriaque, le maltais, l'irlandais et le basque; le tout avec plus ou moins de plausibilité, mais, il faut le dire, sans aucune certitude, sans autre preuve qu'une simple manière d'assonnance souvent très-forcée. Quelques observations fugitives m'avaient fait croire à la possibilité d'une traduction régulière et rigoureuse de la fameuse scène qui commence le cinquième acte de la comédie de Plaute, et, par conséquent aussi, des vers puniques épars dans les deux scènes suivantes, dont personne (que je sache) n'avait tenté l'interprétation.

Au reste, au moment où paraît une collection complète des classiques latins, annoncée comme *modèle*, on ne sera pas fâché de

rencontrer la traduction de ce remarquable passage du célèbre comique romain, dont les ouvrages viennent fermer la nombreuse collection du savant M. Lemaire; passage qui, resté sans traduction satisfaisante, laisserait une véritable lacune dans cette importante collection.

Occupé, à ce qu'il semble, par d'autres objets et par de nobles fonctions dans l'enseignement des lettres, l'habile éditeur que je viens de nommer n'a pu, à ce que l'on m'a assuré, se charger de cette partie de son entreprise; et l'espèce de voyage que le poëte latin fait faire à son auditoire, chez les fiers ennemis du nom romain, ne semble pas avoir occupé spécialement le docte professeur de Paris.

Quoi qu'il en soit, le desir de remplir cette lacune importante dans un travail qui doit être aussi complet et aussi neuf; la pensée que mes efforts pourraient jeter quelque jour sur la grande question des hiéroglyphes, qui occupe à si juste titre tout ce qui porte ou aspire à porter le nom de savant en Europe, m'ont engagé à publier ce que je m'imagine avoir découvert sur ce reste précieux et unique d'un peuple si connu tout à la fois et si ignoré de nos jours. Si le théâtre romain avait suivi de plus près l'esprit du théâtre grec, qu'il côpia; si les maîtres de la ville éternelle avaient été moins ombrageux, moins délicats, que les chefs des républiques de la Grèce; ou si le peuple romain s'était montré aussi politique dans sa vie privée que les vainqueurs des Macédoniens et des Perses; ou bien peut-être, si la longue rivalité de Carthage n'avait pas coûté tant de sang et de désastres à leurs fières légions et à leurs belles cités; probablement le cirque aurait plus souvent répété les railleries, les invectives contre ces marchands-soldats, et les accents gutturaux de leur rude idiome.

Mais il ne semble pas que ce que le temps nous a envié des écrits scéniques des Latins eût dû nous en apprendre plus que le cinquième acte du Pœnulus de Plaute, dont le commencement va servir de texte à quelques recherches philologiques

sur une nation si voisine des Pharaons et de leur mystérieuse contrée.

Avant d'aborder le fond de la question, qu'il me soit permis de répondre à une objection grave, qui se présente tout d'abord à la pensée, et qu'il me semble m'entendre adresser par le lecteur. « Carthage n'est plus depuis deux mille ans : son peuple, peu jaloux « de nous transmettre sa gloire et ses revers, ne nous a rien légué « qui nous en puisse dire plus que ce qu'il a plu à ses extermi- « nateurs de nous en laisser connaître. Quand donc on aurait en « caractères originaux, et bien correctement exprimé, un texte « quelconque en langue carthaginoise, il est absurde de traduire « un idiome complétement perdu; tout ici doit être purement « conjectural. »

Cette observation est parfaitement juste. Aussi, à parler proprement, ce n'est point une traduction du célèbre passage du comique latin que j'osai entreprendre : je le redis à mon tour, il est absurde d'interpréter ainsi une langue absolument perdue; perdue, ce semble, sans aucune ressource, et dont on ne pourrait, après tout, soupçonner le génie que sur ce peu de vers, si diversement partagés et orthographiés dans nos éditions modernes.

J'ignorais, il est vrai, ce que S. Augustin nous apprend sur l'étroite parenté du carthaginois avec l'hébreu (1900 ans après la colonisation phénicienne de l'Afrique); je ne connaissais pas davantage les nombreux parallélismes phénico-hébraïques que le savant Bochart a tirés de Sanchoniaton, Hérodote, Josèphe, Polybe, Tite-Live, Trogue-Pompée, Strabon, Plutarque, Solin, Hérodien, Jules-Capitolin, Athénée, Macrobe, et bien d'autres encore : mais une conjecture assez plausible, soutenue par un travail plus long et plus ennuyeux que difficile, me sembla devoir amener un résultat qui, au premier coup-d'œil, paraîtrait ridicule ou de pure imagination; et ce résultat cependant semble, au contraire, pouvoir assez bien se justifier, se prouver presque rigoureusement. Quel que soit, en effet, le but de la Providence, en conservant dans

cette espèce d'immobilité les langues sémitiques [1], il est de fait que, prises littéralement et sans se mettre en peine de ce que les arguties et les folies du rabbinisme et de la cabale y ont introduit, dans la suite des siècles, d'embrouillage, de subtilités et de pédanterie, les familles des langues de la basse Asie et des régions adjacentes (comme aujourd'hui nos langues slavonnes en Europe) ne diffèrent que bien peu entre elles, et ne sont guère qu'une même langue écrite avec six alphabets différents [2].

Il était probable, en effet, que, sortis de Tyr, les Carthaginois devaient avoir conservé la langue phénicienne [punique [3]], à quelques variations près, lesquelles, vu leurs relations conti-

[1] Le savant Walton, dans ses prolégomènes de la Polyglotte d'Oxford, pense que le Seigneur voulut rendre plus aisées, par ce moyen, les migrations et les relations extérieures des patriarches. Il serait peut-être vrai encore de croire qu'il avait en vue la conservation plus entière, plus facile, plus sûre, de la leçon du texte sacré, comme plus tard il fit parler à l'univers connu la langue de Rome, pour y répandre plus facilement l'Évangile et les lumières du Nouveau Testament.

[2] Je n'ignore pas les variations de l'écriture *parlée;* mais ces modifications, plus régulières et plus périodiques qu'on ne le croit peut-être communément, tournent, si j'ose parler ainsi, autour du même pivot, et ont toujours, au fonds, un appui et une raison dans ce qui s'en trouve d'écrit en toutes lettres.

Voyez, du reste, comme le même mot, un nom propre par exemple, change par la prononciation, bien que l'orthographe en reste la même chez les différentes nations, qui l'altèrent ainsi en parlant ; je n'en choisis qu'un seul :

Hébreu ponctué : *Rheu.*
Chaldéen : *Reu.*
Arabe : *Rau.*
Samaritain : *Ragau.*
Syriaque : *Aru.*
Les Septante : *Rhagau.*

Et cependant toutes ont lu רעו [Râu], le syriaque seul préposant son aleph *emphatique* ܐܪܥܘ [A-râu] ; et les Massorèthes eux-mêmes n'ont-ils pas lu tantôt *Isaïe* et tantôt *Jessé*, le même nom ?

[3] Plusieurs langues de l'Orient n'ont pas le *p*, et elles le remplacent par le *ph ;* d'autres sont dans le cas contraire : de là *Philistin* et *Palestine*, *Parthes* et *Farses*, *Punique* et *Phénicien*, etc. ; noms identiques, mais diversement prononcés.

nuelles avec les races sémitiques (les Arabes, les Sidoniens, les Hébreux, les Syriens et les Chaldéens), ne devaient pas s'éloigner beaucoup de la langue hébraïque, dont les inscriptions phéniciennes se rapprochent si fort.

Cela posé, ou plutôt supposé, on pouvait bien, à la vérité, s'attendre à rencontrer dans le dialecte de Carthage une teinte plus voisine du chaldéen que de l'hébreu; on pouvait y soupçonner quelque influence arabe, peut-être même cuphique ou éthiopienne : mais ces inflexions, quelque nombreuses qu'on les supposât, ne devaient pas, ce semble, être inappréciables.

Une difficulté plus sérieuse se présentait, et devait en apparence dégoûter tout à fait le téméraire traducteur.

Le passage, déjà fort court, dont il s'agit, n'est nullement écrit en caractères originaux (caractères d'ailleurs inconnus), ou du moins dans l'un des alphabets sémitiques; mais il est transcrit *phonétiquement*, si je puis m'exprimer ainsi, en lettres romaines; et l'on sait combien celles-ci sont loin de rendre la valeur exacte des caractères orientaux qu'on leur assigne pour homophones. Au surplus, ce sont précisément les sons et la prononciation qui varient le plus de peuple à peuple, de dialecte à dialecte [1], de siècle à siècle, de ville à ville; témoin les points massoréthiques pour les langues dont nous parlons, et les variations (un peu pédantesques peut-être) de l'orthographe des noms orientaux depuis quelques années.

Mais ce Hanno de Plaute ne parlait-il pas le *patois* de sa ville? Plaute lui-même, cet étranger, connaissait-il le punique dans toute

[1] Les langues diffèrent par les consonnes, les dialectes par les voyelles, ont dit les grammairiens de Port-Royal : ces messieurs, probablement, ne prenaient pas garde aux transformations continuelles des voyelles en aspirations, en sifflements, et de là progressivement en consonnes, dans les dialectes d'une même langue. Comparez, par exemple, l'italien de Florence à celui de Rome, et le bohème aux autres dialectes slaves. Voyez aussi les belles notes du *Tripartitum* de feu M. le baron de Mérian, entre autres pag. 9, 69, etc.

sa pureté? et Rome, selon l'observation du savant Adelung [1], ne se faisait-elle pas remarquer par sa négligente inhabileté pour les langues étrangères, celle surtout de sa redoutable rivale? Le poëte d'ailleurs n'en avait-il pas à dessein corrompu les phrases, les mots mêmes, pour exciter le rire d'une populace irritée et ennemie, de même que, de nos jours, Molière fit parler son latin, son turc, son espagnol, son italien, à ses docteurs, à ses Sbrigani, à ses Scapin? Une phrase assez longue (latine, à ce qu'il me semble) et qui apparaît isolée au milieu de ce morceau, ne le ferait-elle pas du moins soupçonner [2]? Si l'on supposait toutefois que Plaute eût voulu faire parler correctement son personnage, lequel s'annonce comme étant d'une haute naissance, n'aurait-il pas été mal transcrit par d'ineptes copistes, depuis plus de deux mille ans qu'on le recopie sans cesse, en n'y voyant que des lettres malaisées à prononcer et sans aucun sens apparent? L'étonnante variété des textes, dans les meilleures éditions mêmes, non-seulement quant à la séparation des syllabes en mots, mais (ce qui est bien pire) quant à l'orthographe, aux lettres supprimées par les uns, surajoutées, changées par les autres; tout cela ne venait-il pas encore embarrasser un travail déjà si peu encourageant?

Enfin Hanno est païen; il parle sur la scène comique: peut-on se flatter de retrouver sa langue bien entière, ou du moins bien reconnaissable, dans la Bible des chrétiens, seul livre hébreu qui nous reste?

Je ne me dissimulais pas ces difficultés; j'ignorais cependant encore que des gens beaucoup plus habiles que moi avaient attaqué cette interprétation au moyen de l'hébreu, que je me proposais d'employer aussi pour mon travail. Si je l'avais su, peut-être les noms des Bochart, des Parée, m'auraient tout-à-fait dégoûté, ou fait présumer du moins la chose faite, si presque en même

[1] *Mithridates*, tome I, pag. 352.

[2] *Atticum esse*, etc. au douzième vers.

temps je n'avais appris que, tout récemment encore, le lieutenant-colonel Vallencey en Irlande [1] et deux savants Basques (Don Iztueta de Guipuzcoa et le R. P. Bartolomé de Santa Teresa) avaient cru pouvoir en donner une meilleure; chacun par le secours de sa langue maternelle [2].

Après ces observations, sur lesquelles je reviendrai en finissant, qu'il me soit permis d'expliquer comment je conçus la marche à tenir dans le travail de l'explication méthodique de cet endroit du comique latin.

Pour ne pas m'exposer à un non-succès aussi complet que ceux de mes devanciers que je connais, il me parut que je devais faire précisément le contraire de ce qu'ils semblaient avoir fait eux-mêmes. Leurs transcriptions, assez divergentes d'avec le texte tel que nous l'avons, ne portent avec elles d'autres preuves de leur valeur *traductrice*, qu'une assonnance plus ou moins sensible dans une

[1] On sait que la langue herse, que parlent les montagnards irlandais, porte évidemment, et jusque dans son alphabet, l'empreinte de son orientalisme. De plus, on n'ignore pas que les colonies phéniciennes ont poussé jusqu'à cette île leurs intrépides aventures : mais il paraît ici que l'on a confondu mal à propos la ressemblance avec l'identité. Nous verrons du moins que les tentatives du lieutenant-colonel n'ont pas été heureuses.

[2] Le basque, parlé jadis non-seulement dans toute la péninsule, mais encore dans une bonne partie de la France, et qu'avant les profondes recherches de M. de Humboldt et les travaux du célèbre M. Klaproth, on croyait tout à fait isolé dans le monde, a des rapports de formes et de racines avec les langues sémitiques, mais n'est pas pour cela une d'entre elles. La science étymologique et la *linguistique* ne sont plus aujourd'hui le jouet d'imaginations systématiquement folles, ou trop pressées de parvenir à des résultats, sans s'appuyer sur des bases assez solides ou assez larges. Il est peut-être plus vrai de dire qu'aucune langue ne vient d'une autre langue, mais que chacune d'elles vient de toutes les autres : aussi pourrait-on, avec une vraisemblance à peu près égale, dériver tel idiome connu, de tel autre, pris à volonté dans l'immense masse des langues et des jargons usités; dérivations fausses sans doute, mais qui prouveraient l'unité et *l'unicité* de leur source commune. Quand plusieurs objets n'en font qu'un, tirer à soi l'un d'eux, c'est entraîner les autres après lui. *Porrò erat terra labii unius et sermonum eorumdem.* [Genes. XI, v. I.]

langue donnée; principe tacite, d'où il résulterait que toute phrase d'une langue quelconque serait la traduction de telle phrase donnée dans une autre langue, pourvu qu'elle en contrefît assez passablement l'harmonie. On voit combien ce principe pratique donnerait de traductions *exactes*, bien qu'absolument opposées entre elles [1].

Il faut convenir toutefois qu'à parler logiquement, si un passage aussi long que celui dont il s'agit se trouvait, moyennant de simples séparations de syllabes et quelques légères modifications, offrir un sens suivi (et surtout lié aux antécédents et à la suite du discours), il serait raisonnable de conclure que l'on en a rencontré le sens dans l'idiome original et primitif; à peu près comme, en déchiffrant les écritures cryptographes, on prouve, par le fait même de la lecture, que la conjecture a rencontré le chemin de la certitude. Cependant, il y a ici cette grande différence, que le logicien déchiffreur part de la connaissance supposée de la langue à laquelle le chiffre appartient, et raisonne sa marche par une analyse comparée des formes de cette langue, avec le nombre, l'ordre et les groupes de chiffres offerts à sa pénétration. Double

[1] Les personnes qui connaissent le hongrois savent combien cette langue a de phrases absolument identiques, pour le son (mais non l'orthographe), à des phrases françaises; tandis que le sens en est totalement différent dans ces deux langues.

Ceux qui se sont amusés à lire les anciens recueils de *subtilités d'esprit* se ressouviendront aussi de ces vers de Virgile, d'Ovide, etc., qui ont fourni aux beaux esprits de 1500 ces brillantes platitudes dont on amuse parfois les enfants dans nos classes, et qui sont peut-être un reste de bon goût macaronique de cette époque. Ainsi on se pâmait de bonheur sur cette espèce de torture donnée à la fois au bon sens, au goût et aux beaux vers de Virgile, quand quelque habile homme vous faisait part de la découverte qui lui avait fait voir dans tel *vers latin*, prononcé à la manière d'alors, un *sens français* bien ridicule et bien extravagant; comme lorsqu'on avait trouvé dans

> Discite justitiam moniti et non temnere divos!
> Dix cités justiciant. . . . .

Je n'ose occuper le lecteur de pareilles extravagances.

préparation qui a manqué à tous les interprètes qui me sont connus; sans compter les fortes et nombreuses *corrections* que le texte subit sous leur plume, et dont l'unique raison semble être la nécessité seule de faire plier un fait à une hypothèse.

Toutes ces *corrections,* si différentes entre elles, si considérables pour n'être que de simples *erreurs de copistes;* toutes ces interprétations si déraisonnables ou si fort de remplissage, si incohérentes dans l'ensemble du drame (surtout au commencement d'un acte et de l'acte le plus important); ces altérations si légèrement faites aux termes d'une langue qui, comme ses sœurs, outre les nombreuses valeurs du même mot, en fournirait, pour ainsi dire, d'innombrables au moindre changement de lettres; ces changements, dis-je, dans les mots sémitiques, avec leur riche pauvreté (3 lettres), ne semblent plus laisser dans ces prétendues corrections qu'arbitraire et forcé, à chaque pas.

Il faut cependant, pour être juste, en excepter les hébraïsants, lesquels ont à peu près bien rendu le premier vers et quelques petites phrases dans le corps du contexte; Bochart, en particulier, quand il a cru que les onze vers latins qui suivent étaient une espèce de traduction des premières lignes puniques du morceau en vers latins. Ce savant avait remarqué (et c'est en effet la première observation qui se présentera à tout lecteur, comme elle s'offrit à moi dès que j'y jetai les yeux); Bochart, dis-je, avait remarqué que les noms propres, dans le texte carthaginois, se retrouvaient à peu près aux mêmes intervalles qu'on les voit dans le texte latin du poëte; et ce, dans le même ordre. Il ne lui avait pas été difficile de reconnaître, à des distances à peu près parallèles, les mots *alonim,* dieux, *alonuth,* déesses, un peu altérés, à la vérité, pour être hébreux, mais par une espèce de *nunnation* qui rappelle celle des Arabes, et surtout des Éthiopiens[1]. La termi-

[1] Ainsi אתה se dit en éthiopien እንት, comme en arabe انت, שבת, ሰንበት, etc, de même que les Arabes disent انب pour le אב des Hébreux.

naison *uth* du mot déesses, la conjonction *vaw,* les mots *bin* et *binuth,* que j'y rencontrai assez souvent, achevèrent de me persuader que ce travail ne serait ni aussi ingrat, ni aussi difficile que d'abord il paraissait devoir l'être, pourvu que je ne m'attachasse qu'à l'hébreu littéral; et c'est sur ces données que j'abordai le travail.

Après cela, pour ne pas donner moi-même contre l'écueil où mes devanciers semblaient s'être perdus; pour ne point quitter le fil de la certitude rigoureuse dans ce labyrinthe, il me parut que je devais m'en tenir aux principes suivants que le sujet même venait prescrire. Le lecteur en jugera :

1° Quant au texte même, prendre pour base la leçon que le consentement des meilleures éditions anciennes autorisait le plus, et (dans le cas d'une nécessité absolue) ne m'en écarter que le moins possible, et sur des données tirées de l'ensemble de ce texte.

2° Conserver une transcription *uniforme* quant à l'orthographe; et rendre, le plus exactement possible, les mêmes articulations originales par les mêmes caractères hébreux.

3° Ne partager les lignes du texte en mots, que sur la détermination des noms propres intercalés dans le discours, les données grammaticales et la comparaison des endroits parallèles.

4° Épuiser toutes les combinaisons, tant pour la séparation des mots qui ne serait pas indiquée par le travail précédent, que pour assigner les lettres correspondantes aux caractères romains du texte punique. Ainsi, par exemple, essayer l'orthographe de toutes les sifflantes sous les lettres ז, ס, צ et ש; de chaque dentale, sous le ד, le ט et le ת, etc., et de même de chaque voyelle, sous les six que renferme l'alphabet sémitique.

5° Essayer toutes les lettres trois à trois, pour consulter le sens des mots hébreux écrits par de pareilles lettres, en cherchant d'abord les voyelles, comme originairement écrites en toutes lettres, puis comme graduellement sous-entendues, et en dernier lieu comme

ayant pu être toutes omises; par exemple, en cherchant le groupe

induberte.

d'abord { *ind. ube. rte.*
. . . .

puis { *i. ndu. ber. te.*
. . . . .θ.

enfin { *in. dub. ert. e.*
. . . . .θ. .

essayant ensuite :

in.dubert.e de la même manière.
θ

épuisant enfin les voyelles une à une :

ind.ube, etc.

a. . .a. . *aba, abe, abê, abi, abu, abâ.*

e. . .e. .
ê. . .ê. .
i. . . i. . } etc.
u. . .u. .
â. . .â. .

puis éliminant les voyelles une à une :

.ndu				
ind.b	*indu,*	*ind,*	*nd,*	
.nd.b	*indub,*	*ndb,*	*ndb,*	
ind.be	*indube,*	*indub,*	*indb,*	
.nd.b.r	*induber,*	*indubr,*	*indbr,*	*ndbr.*
{ *in.d.b.rt* / . . . . . .θ } *induberte*	{ *induberte* / *induberθe* }	{ *indubrt* / *indubrθ* }	{ *indbrt* / *indbrθ* }	{ *ndbrt* / *ndbrθ* }

6° Enfin consulter, dans le doute, les significations syro-chaldaïques et arabes, même éthiopiennes, des mêmes groupes de lettres, et vérifier par ces langues voisines (y compris le samaritain) tout mon travail. Ce travail nécessaire, mais extraordinairement fastidieux, me donnait une masse de variantes où, sans faire la moindre violence au texte et sans m'égarer dans quelque hypothèse trop spéciale, je pouvais d'un coup-d'œil combiner tous les mots, tous les sens que les langues sémitiques donnent pour correspondants au texte de notre poëte. Quelques points fixes me

soutenaient dans cette espèce de fluctuation, et prévenaient un choix qui n'eût pu être qu'une simple convenance, et non pas un parallélisme rigoureux, entre deux idiomes reconnus pour frères. Voici comment.

Le premier travail me donnait, sur quinze des meilleures éditions de Plaute de la bibliothèque du Roi (et quelques autres encore), la leçon qui me semblait la plus soutenable : la voici en italique :

Ny thalonim ualon uth si corathissima comsyth
Yt Alonim valon uthsi corathisima consith
Ythalonim vualon .... chorathisima .....
Nythalonim valonuth ....
Nyth Alonim u Alonuth si corath isi maconsith.

Chim lach chunyth mumys tyal mycthi barii imisehi
Chym lach cunyth munys ... myctibarii imischi
Chymlach .... thyalmyctibarii imischi
.... thalmyctibarii imisci
Chym lachun yth mumysthy almycti bariim ischi

Byrnarob syllo homalonim uby misyrtoho
Byrnarab ... homalonin vby misyrthobo
.... homalonin ... .
....
Byrna rob syllohom Alonim u bymi syrthoho

Lipho canat hyth bynuthii ad ædin bynuthii
.... canet ... bymithii .... bynuthu
.... bymitthii ....
... . bynithii ....
Liphocaneth yth bynuthii ad aedi u bynuthu

Bythlym mothym noctothii uelechanti dasmachon
...... mothyn .... nelechanti daschmachon
....
....
Bythlym mothym noctothii u elech Antidamaschon

Yssidele brin thyfel yth chylys chon tem liphul (uth
...... brim tyfel .. .. ten liful (uth
.... tiphul (uth
.... (uth.
Yssi delebrim thyfel yth chyly schon tem liphul (uth

Uth.) Bynim ysdibur thynno cuth nu Agorastocles
... . ysdibut thinno euth .. ..
... .
... .
uth) Bynim ys dibur thinuo euth nu Agorastocles

Ythe maneth ihy chirsæ lycoth sith naso
.... manet hihy chyrsæ lycoch ... ...
.... chyrsæ lycoeh ... ...
....
Yth eman ethi hychir-s-Aely cothsith naso

Bynni id chil luhili gubylim lasibit thym
Byuni .. .. ·gubulim .... thim
Bynni id chil luhili gubylim lasibit thim
Biuni .. ..
Bynni id chil luhi ligubylim lasibith thym

Bodyalyt herayn nyn nuys lym monchot lusim
Bodyaty .... moncoth ....
....
Body ali therayn nynnu ys lym mon coth lusim

Derniers vers.

Exanolim uolanus succuratim mistim Atticum esse
.... volanus .... misti ....
....
Exano lim u olan u succur atim misti Atticum esse

Concubitum a bello cutim beant lalacant chona enus es
.... cutius .... chonaenus es
.... cutim .... lalacaut ....
.... beaut ....
Con cubitum a bello cutim beant lalacaut chona enus es

Huicc silic panesse Athidmascon alem induberte felono butume
Hujcc silec ...... Athidamascon alen ....
Huicc ... .
....
Huiec si-lec pan esse Antidamascon Alen induber tefelono buthume

Celtum comucro lueni, at enim { auoso uber / avoso } hent hyach Aristoclem
..... commucro.......... avosouber bent ....
....,.... avosouber hent ....
.... avosouber ....
Celtum comucro lueni ateni mauoso uber bent hyach Aristoclem

Et te se aneche nasoctelia elicos alemus duberter mi comps uespiti
.. .. clicos ....
.. .. elico ....
. . . .
Ette se aneche nosoctelia elico salem us dubert ermi comps uespiti

Adeanec lictor bodes iussum limnimcolus
Aodeanec lictorbodes jussum ....
Aedeanec ....
. . . .
Aedeanec lict orb odes iussum limnim col us

Ce texte, écrit sans interruption (pour éviter toute séparation et tout rapprochement arbitraires des lettres), et tel que le voici :

Nyth|*alonim*|*u*|*alonuth*sic*orath*isimaconsith| (1) Chymlachunyth|mumystyalmtibarii-mischi (2) Liphocanethyth|*bynuth*iiadaediub*ynuth*u (3) Byrnarob|syllahom|*alonim*|*u*| bymisyrthoho(4)*Byth*lymmothymnoctothii|*u*|*elech*|*antidamaschon*|(5)Issidelebrim|thyf-*el*yth|chylyschontemli*phul* (6) Uth*binimy*s|*dibur*|thinnoeuthnu|*aristoclem* (7). Ythema-nethihychirsaelycothsith|*naso*| (8) Byniid|chilluhiligubylim|lasibithym| (9) Bodyalith-eraynnynnuys|lymmoncothlusim (10).

1. Deos deasque veneror, qui hanc urbem colunt.
2. Ut quod de meâ re hùc veni, ritè venerim.
3. Measque ut gnatas et mei fratris filium
4. Reperire me sîritis. [Dî vostram fidem !]
5. Quæ mihi surreptæ sunt et fratris filium.
6. Sed mihi antehàc hospes Antidamas fuit :
7. Eum fecisse aiunt, sibi quod faciendum fuit.
8. Ejus filium hic prædicant esse Aristoclem.
9. Deum hospitalem ac tesseram mecum fero :
10. In hisce habitare demonstratu' est regionibus ;
11. Hos percunctabor, qui huc egrediuntur foras.

Exanolimuolanussuccuratimmistim*atticumesse* (11) *Concubitumabellocutimbeant*lala-caut|chona*enuses* (12) huiesilicpanesse*athidamascon*|alemin*duberte*f*el*onobuthume (13)

Celtum'commucroleniatenimauosouberheuthyach|*aristocles* (14) Eteseaneche*naso*cteliaelicosalemus *duber*termicompsuespiti (15) aodeaneclictor|bodesiussum|limnimcolus (16).

présentait déjà des *séparations,* par les noms propres *Antidamaschon, Aristoclem, Athidamascon, Aristocles.* Venaient au premier vers *Alonim, Alonuth;* le même *Alonim* au troisième, puis les mots *bynuth* au deuxième vers, deux fois; *Byth, Byni,* au quatrième et au sixième vers : car, me disais-je, les noms propres indiqués, les mots *dieux, déesses, fils* et *fille,* ainsi que *corat* (*ville,* au premier vers), se retrouvent dans le même ordre et aux mêmes distances, à peu près, dans les vers latins subséquents; d'ailleurs le contexte de la pièce, celui de cette prière latine, prouvent qu'il s'agit ici principalement d'un père qui cherche ses filles et son neveu enlevés par un corsaire, et probablement vendus à Rome comme esclaves. Enfin (pour ce premier travail), le *vaw* conjonction se trouve être *u* au premier vers, et pourrait bien se retrouver au quatrième u*elechantidasmachon.* Nous aurions alors la phrase *et hospes Antidamascus;* mot à mot, la fin du sixième vers latin.

Sur ces données et sur les terminaisons *im, uth,* purement hébraïques, les syllabes *phal, fel* (ou *phel*), aux vers 5, 6 et 12, et les syllabes *dibur, duber,* des vers 6 et 12, pourraient bien être les verbes *facere* (*phâl*) et *dicere* (*dbr*) des vers latins 7 et 8, et le mot *naso* (vers 7) serait la traduction (נשא) du *fero* latin au neuvième vers latin. Venaient les séparations probables *chymlachchunythnu,* etc. et quelques autres annoncées par des consonnes inalliables : car, me disais-je, nulle voyelle ne semble avoir été sous-entendue dans cette transcription, nécessairement toute phonétique.

Après ce travail, dont je ne fais qu'indiquer sommairement la marche, pour épargner au lecteur jusqu'à la pensée de l'ennui qu'il me causa, il était aisé de faire quelques pas de plus. Les séparations effectuées, des séparations nouvelles indiquées, et quelques nouveaux mots découverts, en sont le résultat. On commence à se reconnaître dans ce nouveau labyrinthe. Voyez ici en regard le

tableau A. Parvenu à ce point, il me semblait en avoir assez pour affirmer que les dix lignes carthaginoises étaient reproduites par une manière de traduction (large, à la vérité; comme étant des vers rendus par d'autres vers), mais enfin une manière de traduction, dans les onze vers latins qui les suivent. Pour profiter donc de tout mon avantage, et m'apercevant que le second vers était le plus difficile à rendre sans trop de doutes, je m'attachai aux vers 4 et 5, qui, n'offrant que peu de lacunes entre des mots déjà arrêtés, devaient se compléter bien plus aisément, et jeter du jour sur le reste, mais en particulier sur celui des vers carthaginois qui répondait à deux des vers latins, pour que les onze derniers fussent rendus par les dix premiers.

Une difficulté nouvelle devait m'arrêter ici; et si toutes les éditions ne m'avaient averti, par le partage inepte du nom *Anti-damaschon,* que pareille chose pouvait, à bien plus forte raison, être arrivée à des noms moins reconnaissables; si je n'avais songé aux *rejets* si fréquents en poésie, même de parties de mots [1], je n'eusse pas aisément reconnu que le *issi* du 5e vers répondait au *fuit* ישה, lequel termine le sixième vers latin; et bien moins encore que *uth,* lequel commence le sixième vers carthaginois, était un *rejet* de la terminaison hébraïque du verbe *phul* (forme ל־פעל), répondant au *faciendum fuit* du septième vers latin.

Enfin, ce troisième travail amena les mots *gubylim* (גבולים), *terminos; cona* (קנה) et *conani* (כנעני), *mercator;* le pronom זה, l'article אשר dans ses fragments (à la manière des Hébreux), les affixes י, ו, et les afformantes ל, מ, ב et ת, dans *liphuluth, macon-*

[1] Il n'est pas rare de trouver dans les poëtes, surtout les scéniques, tant grecs que romains, principalement les anciens, de ces rejets d'une fin de mot : tout le monde connaît le

Labitur ripâ, Jove non probant', u-
xorius amnis

d'Horace. Ces deux peuples, qui n'écrivaient pas chaque vers seul sur une ligne, y devaient être assez facilement amenés par le matériel même de l'écriture continue.

SECOND TRAVAIL.

[1] *Nyth* *Alonim* *u* *Alonuth* *si* *corath* *isi* *ma* *cousith*
...... Deos et Deas .. urbs .. ..

[2] *Chym* *lachunyth* *mumysti-almycti-bariimischi*
....

[3] *Liphocanethyth* *bynuth* *iiadaediu* *bynuth-u*
..................filia.......................... filia

[4] *Byrnarob* *syllohom* *Alonim* *u* *bymi-syrtoho*
.... Dii et ....

[5] *Byth* *lymmothym* *noctothii* *u* *elech* *Antidamaschon*
Filia.. et hospes Antidamas

[6] *Issi-delebrim* *thy-fel-yth* *chylyschontem* *li-phul-*
.... facere........................... facere

[7] *-Uth* *bynim* *ys* *dibur* *thinno-euthuu* *Aristoclem*
.... filii.................. dicere........................ Aristocles

[8] *Ithemunethihi-chyr-s-aely-cothsit* *naso*
.... fero

[9] *Bynniid* *chilluhi-li-gubylim* *lasibithym*
.... termini..................

[10] *Bodyalitheruin-nynnu-ys* *lym-moncothsit-lusim*
....

(Latin.) Deos Deasque veneror qui hanc urbem, etc. etc. .... foras.

[11] *Exanolim-uolanus-succuratim-mistimatticumesse*
....

[12] *Concubitumubellocutimbeant* *lalacaut* *chona* *enus* *es*
.... mercator vir ..

[13] *Huicc* *silic* *punesse* *Athidumascon* *ulemin-duber-te-felono* *buthune*
.... Antidamas...................... facere..............

[14] *Celtum* *commucroluenialenimavosoaberbeuthyach* *Aristocles*
....

[15] *Ettescaneche* *naso* *eteliaelicosalemus* *duber-ter* *mucompssuespith*
. ...

[16] *Aodeaneclictor* *bodesiussum* *limmincolus*
....

QUATRIÈME TRAVAIL.

Tableau B. (Poenulus.) Page 71.

[1] *Nyth (Na-ath) Alonim u Alonuth si corath isi ma-consith*
Oro ad Deos et Deas qui urbem............. inhabitantes

[2] *Chym (Chi-am) lachunyth mumysti almycti bariim-ischi*
Ut qui .... virgines meas in urbe eorum

[3] *Liphocancthyth bynuth iiad-aediu bynuth-u*
.... filias frater meî filiæ ejus

[4] *Byrna-rob syllohom Alonim u bymi syrtoho*
.....magnus..................Dii et in populo meo principes feminas

[5] *Byth-lym mothym noctothii u elech Antidamaschon*
Virgines duas seductas...................... et hospes Antidamas

[6] *Issi delebrim thy-fel-yth chyly-schontem li-phul-uth*
Fuit. Dicentes facere.........................facere....

[7] *.......Byn-im ys dibur thinno euth-nu Aristoclem*
.......Filium quem dicunt narrantes esse nobis Aristoclem.

[8] *Ithemanethi-hy-chyr s Ael-y cothsit naso*
...........urbis qui Deus ut olivam fero

[9] *Byn-iid chilluhi li-gubylim lasibith-ym*
Inter ad....................ad regiones ad habitantes simul

[10] *Body-ali-therayn nynnu ys lym mon-coth lusim*
Vado...monstrare eas hùc qui..............................egrediuntur.

(Latin.) Deos Deasque veneror, etc., ... foras.

[11] *Exano-lim u-olan-us succuratim misti-Atticum esse*
.... et pernoctabor .... Atticum esse

[12] *Con-cubituma-bello-cutim-beant la-lacaut chona enus es*
Mercatorem..... aurum optimum..................mercator vir qui

[13] *Huiec s-ilic pan-esse Athidamascon alem in-duber-te fel-ono b-uthume*
.... videre sunt. Athidamascus enim dicitur.................. in hoc loco.

[14] *Celtum commucro lueni ateni mavoso uberbeut hyach Aristocles.*
Retinens eas ....mercede volens meretriciâ eas conducere............... certè Aristocles.

[15] *Ete se aneche naso ctelia elico salem us duberte ermi-comps-uespiti*
..............................parietes..........salutaturus.........dicens............. meretrices.

[16] *Aodeane lict-orb-odes-iussum limmim col-us.*
....................................ad manum summa profecto.

sith, bariim et *bymi,* ainsi que dans *thyfelyth :* tous hébraïques.

Ces détails, aussi bien que d'autres semblables que j'omets, me menèrent au quatrième travail (tableau B), où l'on voit déjà découverts les mots *b-ariim* et *chyr,* c'est-à-dire, *ville,* vers 2 et 8; *Ael* ou Dieu, vers 8; *b-ymi*, peuple, vers 4, etc. Mais ce qu'il offrit de plus important, ce fut la *réunion de deux syllabes en une* au premier mot de la scène [1], *nyth* ou *na-at* נא את (*oro*), laquelle me fit soupçonner celle de *chym* (vers 2) כי אם *chi-am* (*ut qui*), aussi bien que l'insertion du c dans *almycti* pour אלמותי (*almuti, virgines meas,* vers 2); découverte qui me rendit plus croyable l'insertion d'un ל dans *delebrim* pour דברים (*dbrim, dicentes*), et celle aussi d'un ד admis dans le mot *aedi*, vers 3, pour אחה (*aêe, frater*), ainsi que dans *body* באה (*bae*, *vado*), insertions que la prononciation *Alonim* pour *Aleim,* et *Alonuth* pour *Aleuth,* appuyait, et qu'au surplus toutes les éditions que j'ai pu consulter répètent exactement. Nous remarquerons, en passant, qu'il ne faut pas se presser d'attribuer de semblables interpolations à la *négligence des copistes;* une suite de lettres comme celle-ci, à laquelle on n'entend rien, étant plus capable d'éveiller par la difficulté de sa transcription, qui oblige à un recours continuel à l'original, que ne le sont des mots connus, et que l'on écrit de mémoire, selon la prononciation qu'on est accoutumé de leur donner [2].

N'oublions pas un petit rapprochement étymologique: le mot carthaginois *body* ne semble-t-il pas faire une transition entre l'hébreu *bae* et le latin *vado,* qui a le même sens, aussi bien que l'inusité *βάω,* dont est venu *βαίνω*, et auquel se rattache le germain *baene,* chemin?

[1] Kircher a lu *na eth;* mais il ne cite pas l'exemplaire qu'il suit. Aucun de ceux que j'ai consultés ne lisait de la sorte.

[2] Les anciens livres de chant manuscrits offrent très-souvent le mot *mihi* écrit *michi*, d'après la prononciation du temps; et l'on sait que le mot *cancan* vient du fracas qui accompagnait jadis à l'université les discours de rentrée dont le commencement obligé était l'adversative *quamquam* prononcée à la française.

Parvenu enfin à ce point, on voit, par le parallèle suivant, que toute la première tirade de la scène première offre, comme nous le disions après Bochart (mais non comme lui), un texte assez exactement répété en langue latine, dans les onze vers suivants qui forment le tableau C. [Voir ci-contre].

Passons aux six vers qui finissent la scène première. Bochart, dont le célèbre Adelung partage ici l'opinion, n'étant point parvenu à déchiffrer ces lignes par l'hébreu ponctué, et voyant le commencement *exanolim uolanus* avoir quelque rapport avec le *nyth Alonim u Alonuth,* y retrouvant au surplus les noms *Athidamascon* et *Aristocles,* supposa (un peu légèrement, ce me semble) que le poëte latin y répétait en langue *libyque* la traduction des vers susdits.

Il paraissait déjà à quelques critiques, un peu fort d'admettre que Plaute eût redit deux fois la même chose coup sur coup : que diraient-ils donc d'une troisième répétition consécutive, et ce en langue *libyque,* dont le peuple romain (non plus que nous) ne connaissait probablement que le nom? Cette répétition, au surplus, ne pourrait pas, même en chinois, représenter les onze vers latins par six lignes de cette longueur, et serait de toute manière un contre-bon-sens.

Adelung, il est vrai, cite, après Walton, pour preuve de ce double idiome parlé à Carthage selon eux, les épithètes *bilinguis*, *migdilybs, bisulcilingues,* données à ses bourgeois par les poëtes : mais de telles dénominations ne peuvent-elles donc pas s'expliquer par l'axiome *fides punica;* et la troisième épithète surtout ne vient-elle pas confirmer cette conjecture? En prouvant trop, comme disent les logiciens, Adelung ne prouve rien.[1] *Bisulcilingues,* c'est-à-dire, *langue de serpent,* ce qui ne s'accorde pas mal avec la perfidie

[1] « Milphio. . . . qui hùc advenisti nos captatum Migdilybs bisulcilingua *quasi* « *proserpens bestia.* Agor. Maledicta hinc aufer : . . . maledicere huic tu temperabis . . . « meis consanguineis nolo te injustè loqui, etc. » On ne voit pas trop qu'on pût faire un reproche réputé aussi grave, pour parler plus d'une langue.

[1]								
Punique de Plaute...	*Nyth*	*Alonim*	*u*	*Alonuth*	*si*	*corath*	*isi*	*maconsith*
Hébreu transcrit....	Na ath	Aleim	u	Aleuth	ss	crth	ze	mchnsuth
Hébreu littéral.....	את נא	אלהים	ו	אלהות	ש	קרת	זה	מכנסות
Mot à mot........	Oro	Deos	et	Deas	qui	urbem	hanc	inhabitantes (sunt) :
Latin de Plaute.....	*Deos........*	*Deasque.....*	*veneror*		*qui*	*hanc*	*urbem*	*colunt.* [1]

[2] vers.							
Plaute..	*Chym*	*lachun*	*yth*	*mumysty*	*Almycti*	*bariim*	*ischi*
Version.	Chi am	lcêne	ath	mmssthi	âlmuthi	bâriem	isse
	אמ כי	לקחנה	את	ממשתי	עלמותי	בעריהמ	ישה
	Ut	accipiam eas	cùm	invenero,	virgines meas,	in urbe eorum (quæ)	sunt
Plaute..	*Ut.....*	*quod de meâ...*	*re....*	*huc.......*	*veni.........*	*rite................*	*venerim* [2]

[3] vers.								
Plaute..	*Liphocaneth*	*yth*	*bynuthii*	*ad*	*aedi*	*u*	*byn*	*uthu*
Version.	Lphcêne	ath	bnuthi	âd	aêei	u	bn	authu
	לפכחנה	את	בנותי	עד	אחהי	ו	בנ	אותו
	Ad liberandas		filias meas		fratris mei	et	filium	suum
Plaute..	*Measque*	*ut*	*gnatas et*	*mei fratris filium* [3]		*reperire me*		*sîritis (siveritis)*

[4] vers.							
Plaute..	*Byrna*	*rob*	*syllohom*	*Alonim*	*u*	*bymi*	*syrtoho*
Version.	Brne	rub	ssalem	Aleim	u	bâmi	tsruthie
	ברנה	רוב	שאלהמ	אלהימ	ו	בעמי	צרותיה
	In oratione magnâ		oro vos	Dii!	et	in populo meo	principes feminas
Plaute..	*(Di vostram fidem!)*.. [4]						

[5] vers.							
Plaute..	*Bythlym*	*mothym*	*noctothii*	*u*		*elech*	*Antidamascon*
Version.	Bthulim	mthâim	nctuthi	u		elch	Antidamascon
	בתולימ	מתעימ	נקטותי	ו		הלכ	Antidamascon
	Virgines duas	seductas	(displicet mihi)	et		hospes	Antidamas
Plaute..	*Quæ mihi*	*surreptæ sunt*		*et*	*fratris filium* [5] *sed mihi antehac*	*hospes*	*Antidamas*

[6] vers.								
Plaute..	*Issi*	*delebrim*	*thyfel*	*yth*	*chyly*	*schon*	*tem*	*liphul......*[6]*..uth*
Version.	Isse	dbrim	thfâl	ath	chl	schn	tâm	lphâl..........uth
	ישה	דברימ	תפעל	את	כל	סכנ	טעמ	לבעלות
	Fuit.	Dicentes :	sibi fecit,	sicut	tota	utilis fuit	res	ad faciendum
Plaute..	*Fuit* [6].	*Eum fecisse....*	*aiunt,*	*sibi......*	*quod.....*	*faciendum...*	*fuit*	[7].

[7] vers.							
Plaute..	*Byn*	*im*	*ys*	*dibur*	*thinno*	*euthnu*	*Aristoclem*
Version.	Bn	em	ass	dbr	thnu	aithnu	Aristoclem
	בנ	המ	אש	דבר	תנו	איתנו	Aristoclem
	Filium	illi	quem	dicunt	narrantes	esse nobis	Aristoclem
Plaute..	*Ejus filium, hic.....................*				*prædicunt....*	*esse*	*Aristoclem* [8]

[8] vers.								
Plaute..	*Ith*	*eman*	*ethi*	*hychyr –*	*s*	*Aely*	*cothsit*	*naso*
Version.	Auth	emânu	athi	ecrie –	ss	Aile	chzith	nssa
	אות	העמנו	אתי	הקריה	ש	אילה	כ־זית	נשא
	Signum,	populi nostri	mecum	civitatis	qui	Deum,	ut olivam	fero
Plaute..	*Deum.....*	*hospitalem.....*	*ac......*	*tesseram...*	*mecum*			*fero* [9]

[9] vers.	Plaute..	*Byn*	*iid*	*chil*	*luhi*	*li-gubylim*	*lasibith*	*ym*			
	Version.	Bin	âd	eichl	lue	l-gbulim	lssbith	âm			
		בין	עד	היכל	לוה	ל־גבולים	לשבית	עם			
		Inter	ad	domum	junctam	regionibus	ad habitantes	simul			
	Plaute..	*In*	*hisce*	*demonstratu' est,......*		*habitare........*	*regionibus*	[10]			
[10] vers.	Plaute..	*Body*	*ali*	*therayn*	*nynnu*	*ys*	*lym*	*mon*	*coth*	*lu*	*sim*
	Version.	Bâe	ale	thereane	nênu	ass	lem	mn	cbtha	lu	itsaim
		בעה	אלה	תהרהאנה	נחנו	אש	להמ	מנ	קבתא	לו	יצאים
		Peto	illos,	monstrent eas	nobis,	qui	nobis	ex hoc	lustro	egrediuntur.	
	Plaute.	*Hos*	*percunctabor,.........................*			*qui...............*		*huc ....*		*cgrediuntur foras* [11].	

Tableau D.

[11]	Punique de Plaute ..	Exano	lim	u	olan	u	ssuccur	atim	misti	Atticum	esse
	Hébreu transcrit....	Aznu	lem	u	lun	u	sscr	athin	mtsthi	Atticum	isse
	Hébreu littéral.....	אזנו	להמ	ו	לונ	ו	שקר	אתינ	מצתי	Atticum	ישה
	Mot à mot.........	*Fornicabimur*	*ipsis*	*et* *	*pernoctabor,*	*et*	*mendacium*	*illis*	*inveni ;*	*Atticum*	*esse*

[12] vers.	Plaute..	Con	cubitum	a	bello	cutim	beaut	lalacaut	chonoen	us	es
	Version.	Cne	cbtem	e	blua	chthm	bnuth	llcêuth	chnâni	asse	ss
		קנה	קבתהמ	ה	בלוא	כתמ	בנות	ל־לקחות	כנעני	אשה	ש
		Mercatorem	*Instrum eorum,*	*non*	*sine*	*auro optimo,*	*petcns ;*	*ad accipiendas eas :*	*mcrcator*	*meretricum,*	*qui*

[13] vers.	Plaute..	Huiec	s-ilic	pan	esse	Athidamascon	Alem	induber	tefelono	buthume
	Version.	Aiche	ss-ilich	pne	isse	Antidamascon	alm	udbr	tflâne	bthme
		איכה	ש יליכ	פנה	ישה	Antidamas	אלמ	נדבר	תפלענה	בתמה
		Huc	*quæ vcnit*	*videre*	*sunt.*	*Antidamas*	*enim*	*dicitur*	*abscondisse eas sibi*	*in hoc loco :*

[14] vers.	Plaute..	Ce ltum	comucro	lueni	ateni	mavoso	aber	beut ·	hyach	Aristocles
	Version.	Cltm	chmchru	leni	athne	mâuts	âbr	bêuth	ach	Aristocles
		קלתמ	כמכרו	להני	אתנה	מעוצ	עבר	בהות	אכ	Aristocles
		Retinens eas	*pro prctio*	*volens*	*mercede meretriciâ eas conducere ;*	*cum vi*	*transferens*	*in hospitium*	*certè*	*Aristoclis.*

[15] vers.	Plaute..	Ete	sc	ancche	naso	ctelia	elico salem	as	duberte	ermi	comps	u	espiti
	Version.	Ati	ze	anchi	nêss	ctlia	elch sslum	ass	dbrti	ârmi	cmss	u	tspti
		אתי	זה	אנכי	נחש	קתליא	הלכ שלומ	אש	דברתי	ערמי	קמש	ו	צפתי
		Mecum	*hos*	*ego*	*obscrvavi*	*parictcs ;*	*eo salutaturus*	*ut*	*dicens*	*callidum inventum meum ;*	*veniens*	*et*	*meretrices.*

[16] vers.	Plaute..	Aodeane	lict	orb	odes	iussum	limnim	col	us.
	Version.	Eudâni	lct	ârb	êdss	issm	limnim	chl	ats.
		הודעני	לקת	ערב	חדש	ישמ	לימנימ	כל	אץ
		Ostende mihi :	*congrega*	*mercaturam*	*novam ;*	*apponetur*	*ad manum*	*pecuniæ summa*	*profectò.*

* C'est ce que prouve et appuie ce passage du prologue :

Ubi quamque est in urbem ingressus, illieò
Omnes meretrices, ubi quisque habitat, invenit :
Dat aurum, ducit noctem, rogat post ibi, etc.

et la ruse tant reprochées aux Carthaginois par les historiens latins, et dont la scène 2 de cet acte confirme l'interprétation. Quoi qu'il en soit, tous les autres savants qui se sont exercés sur cet endroit difficile se sont moqués de cette espèce de défaite de Bochart, et ont bravement tenté le passage. Nous verrons bientôt avec quel succès.

Voici donc la transcription la plus approchée que m'aient fournie mes recherches. [Voir le tableau B ci-contre.]

Cette partie a dû coûter beaucoup plus de travail, étant sans traduction aucune et ne répétant qu'un petit nombre des mots déjà fixés. Le quinzième vers surtout m'a tenu aussi longtemps en suspens, par un double sens assez plausible, que le faux parallélisme *lachunyth* et *liphocanethytht* du deuxième au troisième vers m'avait jeté d'abord hors de la voie, en m'aheurtant à établir une leçon et une interprétation similaires, là où il n'y avait qu'analogie de lettres, purement fortuite.

Après tout, telle qu'elle est, cette fin me semble se lier fort bien au corps de la pièce et bien découler de la scène. On y verra (si l'on prend la peine de s'en assurer) que je n'y fais nullement violence au texte ni à la grammaire, et l'on pourra, par l'inspection de la planche VIII, avoir une idée du travail dont elle est le résultat, si l'on fait réflexion que chaque vers a exigé trois ou quatre essais semblables, surtout avant que l'on pût se fier, avec un peu d'assurance, aux analogies que nous avons établies plus haut, et pour complément desquelles nous renvoyons au tableau E.

Et quant aux appuis que trouve d'ailleurs la fin du monologue dans la suite, je prierai le lecteur de vouloir bien remarquer que la phrase *u bymi syrtoho* (*et in populo meo principes fœminas*) se trouve tout à fait rappelée plus bas (scène 4).

> Atque equidem ingenuas, liberas, *summoque genere gnatas.*

et déjà plus haut elles disaient :

Eo sumus gnatæ genere, ut deceat nos esse à culpâ castas.

et un peu plus loin la même :

Non eo sumus genere prognatæ tametsi sumus servæ, soror,
Ut deceat nos facere quidquam quod homo quisquam irrideat.

De même le commencement des six derniers vers et le sens principal des trois premiers, se trouvent pleinement appuyés par les scènes suivantes, et entre autres par ces vers (scène 2):

Mil. Leno hic habitat vicinus. — Han. Male faxim lubens.
Mil. Ei duæ puellæ sunt meretrices servolæ
Sorores.

et scène 3 :

Tua pietas nobis (*dit leur nourrice*) planè auxilio fuit,
Cùm hùc advenisti hodiè in ipso tempore ;
Namque hodiè earum mutarentur nomina,
Facerent indignum quæstum corpore.

Et quant à la fin et aux derniers vers, son personnage de marchand, et ses marchandises apportées pour l'échange contre des esclaves, se retrouvent confirmés dès l'abord, dans la scène suivante [2].

Servos quidem ædepol veteres antiquosque habet.
Ag. Qui scis? — Mil. Viden' homines sarcinatos consequi?

et quelques vers plus bas :

Ag. Mercator credo est.

Il a dit qu'on les avait cachées chez Agorastoclès, et nous voyons en effet [scène 2] que c'est lui dont il s'informe, qu'il demande:

Verum ego hic *hospitium* habeo : *Antidamæ filium*
Quæro; *commonstra*, si novisti *Agorastoclem*.
Ecquem adolescentem tu hic novisti Agorastoclem?

Agorastoclès lui-même lui répond :

ÉPELLATION D

Tableau E.

ALPHABETS HARMONIQUES.

GREC.		HÉBREU.			VALEUR dans PLAUTE.
FIGURE.	NOM.	NOM.	FIGURE.	VALEUR.	
Α	Alpha.	Aleph.	א	a	*a, e, i, o,*
Β	Bêta.	Beth.	ב	b	*b,*
Γ	Gamma.	Ghimel.	ג	g	*g.*
Δ	Delta.	Daleth.	ד	d	*d.*
Ε	E, psilon.	Hé.	ה	e	*e, i, o, u.*
(*)	〃	Vaw.	ו	u	*u, y.*
Ζ	Zêta.	Zain.	ז	z	*z, x.*
Η	Hêta.	Heth.	ח	ê	*e, a, o, u.*
Θ	Thêta.	Theth.	ט	th	*t*
Ι	Iota.	Iod.	י	i	*i.*
Κ	Kappa.	Kapf.	כ	k	*c, ch.*
Λ	Lambda.	Lamed.	ל	l	*l.*
Μ	Mu.	Mem.	מ	m	*m.*
Ν	Nu.	Nun.	נ	n	*n.*
Ξ	Xi.	Samech.	ס	s	*s,*
Ο	O, micron.	Ain.	ע	â	*y, u, o.*
Π	Pi.	Phe.	פ	ph	*ph, f, p.*
(**)	〃	Tsade.	צ	ps	*ts.*
〃	〃	Couph.	ק	q	*c.*
Ρ	Rho.	Resch.	ר	r	*r.*
Σ	Sigma.	Schin.	ש	x	*ss.*
Τ	Tau.	Tau.	ת	t	*th.*
Υ	Upsilon.	〃	ו	〃	〃
Φ	Phi.	〃	פ	〃	〃
Χ	Chi.	〃	ק	〃	〃
Ψ	Psi.	〃	צ	〃	〃
Ω	O, méga	〃	ע	〃	〃

(*) Les alphabets ioniens placent ici le F, *Faῦ*, nommé *Digamma éolien.*

(**) Il y a ici échange visible dans les lettres ajoutées à l'alphabet cadméen, c'est-à-dire oriental, apporté en Grèce.

PLAUTE. Ete

את

(*At*

אתי

(*Ati*

Mecu

PLAUTE. Alem

אלמ

Enim

(*Alm*

PLAUTE.

Merce



ÉPELLATION DU PUNIQUE DE PLAUTE.

ALPHABETS HARMONIQUES.

GREC.		HEBREU.			VALEUR dans PLAUTE.
FIGURE.	NOM.	NOM.	FIGURE.	VALEUR.	
Α	Alpha.	Aleph.	א	a	*a, e, ι, o,*
Β	Bêta.	Beth.	ב	b	*b,*
Γ	Gamma.	Ghimel	ג	g	*g.*
Δ	Delta.	Daleth	ד	d	*d.*
Ε	E, psilon	Hé.	ה	e	*e, i, o, u.*
(')	"	Vaw.	ו	u	*u, y*
Ζ	Zêta.	Zain.	ז	z	*z, x.*
Η	Hêta	Heth.	ח	ê	*e, a, o, u.*
Θ	Thêta.	Theth.	ט	th	*t*
Ι	Iota.	Iod.	י	i	i
Κ	Kappa.	Kapf.	כ	k	*c, ch.*
Λ	Lambda.	Lamed.	ל	l	*l.*
Μ	Mu.	Mem	מ	m	*m.*
Ν	Nu.	Nun.	נ	n	*n.*
Ξ	Xi.	Samech	ס	s	*s.*
Ο	O, micron	Ain.	ע	â	*y, u, o.*
Π	Pi.	Phe.	פ	ph	*ph, f, p*
('')	"	Tsade.	צ	ps	*ts.*
"	"	Couph.	ק	q	*c.*
Ρ	Rho.	Resch.	ר	r	*r.*
Σ	Sigma.	Schin.	ש	x	*ss.*
Τ	Tau.	Tau.	ת	t	*th.*
Υ	Upsilon.	"	ו	"	"
Φ	Phi	"	פ	"	"
Χ	Chi.	"	ק	"	"
Ψ	Psi.	"	צ	"	"
Ω	O, méga.	"	ע	"	"

(') Les alphabets ioniens placent ici le F, Faῦ, nommé *Digamma éolien.*

('') Il y a ici échange visible dans les lettres ajoutées à l'alphabet cadméen, c'est-à-dire oriental, apporté en Grèce.

FRAGMENTS DE LECTURES DIVERSES.

PLAUTE. Ete se aneche naso etelia elico salem us duberte

את צינ כי נשא קטל עלח, etc.

(*At tsin chi nssa ctl âlè,* etc.)

אתי זה אנכי נחש קתליא הלקהו, etc.

(*Ati ze anchi nèss etlia eleen.* etc.

Mecum hos ego observavi parietes auferens eam.

אנק — (*Anc*) — profundè gemens

הליכ־ו — (*elichu*)* — gressus ejus

חלקה — (*elce*) — pauper

אל־קוצ — (*al cuts*) — non evigilari

חלק — (*èlc*) — blanditiæ

הלב שלומ — (*elech sslum*) — eo salutaturus

PLAUTE. Alem induberte felono bnthume celtum commucro lueni

Alem	induberte	felono	bnthume	celtum	commucro	lueni
אלמ	נדבר	תיפלענה	ביתהמ	כלתמ	במכרו	להני
Enim	dicitur	eas occultarit	domui earum	cohibet eas	pro pretio suo	volens
(*Alm*	*ndbr*	*tifhine*	*bithem*	*chltm*	*chmchru*	*leni*
			בתמו	קלתמ		
			hic	contumeliâ afficiens eas		
			(*bthmu*)	(*clthm*)		

PLAUTE

Ateni	mavoso	uber	hent	hyach	Aristocles.
אתנ	מעצה	עבר	בחות	אכ	
Mercede meretriciâ conducere	cum consilio cum lucro	transferendi	in hospitium	certè	Aristoclis.
Athn	*mâtse*	*âbr*	*bêuth*	*ach*	
	מעוצ	בעות			
	cum vi	in debito conjugio			
	mâuts	*bâuth*			
	מצא				
	tradens				
	mtsa				





COMPARAISON

DE DIVERS ESSAIS DE TRANSCRIPTION EN LANGUES MODERNES.

Tableau F. (Poenulus, acte v, scène i.)

Texte punique de Plaute....	*Nyth*	*Alonym*	*u*	*Alonuth*	*si*	*corath*	*isi*	*maconsith*
Hébreu ponctué de Bochart..	Na eth	Eljonim	v-	Eeljonoth	se	chorath	iis	mecun zoth
Hébreu de Samuel Petit....	Neth	Alonim	u	Alonuth	se	cor eth	isi	macom soth
Irlandais selon M. Vallencey.	N'iaith	All o nimh	nuth	Lonnaithe !	so	cruid -	se	me com sith
Basque de Guipuscoa.......	Ni	Hal oni nua	..	Onut-	sa	yc orat	hisi	macon sith
Basque de Saint-Sébastien...	Nic	Al oni mun :	o	Al on ut	sa !	yc oratijon :	..	ac on zic

Plaute..........	*Chym*	*lachun*	*yth*	*mumysty*	*Almyctí*	*bariim*	*ischi*	*Liphocaneth*
Bochart.........	Chi me	lachai	jeth	emu matsia	Midda-	barchen	ischin	Lephurcanat
Petit...........	Chymi	lachchu	vult	mimi sty	Almoth i	barti m-	ischi	Liphoc ancht
Vallencey.......	Chimi	lachchu	inigh !	muini isty	Il miocbt	beiridh iar mo	seith	Liomhtha ran
Guipuscoa.......	Chimel	lachchun	ith	mamicti	Al minti-	bari im-	ischi	Lepho gañeth
Saint-Sébastien...	Cein	latzchun,	nic	emen istia	Mira	bari miz-	qui !	Lepoca nic

Plaute..........	*Yth*	*bynuthii*	*ad*	*aedi*	*u*	*bynuthu*	*Byrnarob*	*syllohom*
Bochart.........	Eth	beni eth	jad	adi	v-	benothai	Berna rab	sillahem
Petit...........	Y	bymi thu	ad	adi-	n,	bymi thu.	Byrnarrob,	syllo hom
Vallencey........	Ati	by mitetho	ad	iadan	..	beannaithe,	Biornarob	siladh um
Guipuscoa.......	I	biz mithi;	ja	dedin	..	min	urth ija, etc.	....
Saint-Sébastien...	Yc	bein itchi;	a	dedin	..	bein	utzi, etc.	....

Plaute..........	*Alonym*	*u*	*bymi*	*syrthoho.*
Bochart.........	Eljonim	u	bime	suratehem.
Petit...........	Alonim,	u	bymi	syr, tohu.
Vallencey.......	Hal, otnimh !	i-	bhim	a froh a !
Guipuscoa.......	Etc.			
Saint-Sébastien...	Etc.			

Siquidem Antidamarchi quæris adoptitium,
Ego sum ipsus quem tu quæris. — HAN. Hem! quid ego audio?
AG. *Antidamæ gnatum* me esse. — HAN. Si ita est, *tesseram*
Conferre si vis *hospitalem, eccam attuli.*

Nous allons à présent jeter un coup d'œil rapide sur les essais de traduction faits jusqu'à ce jour, et nous terminerons par les deux scènes complétées (quant au sens du punique dont elles sont entrecoupées) afin d'en donner à la fois et la preuve dernière et l'ensemble.

On pourra voir d'abord (tab. F) jusqu'à quel point les divers *traducteurs* que je connaisse ont respecté le texte original, sous prétexte de *corrections;* et si le savant Adelung n'avait pas raison d'affirmer de celles du lieutenant-colonel Vallencey et d'Agius [1], « qu'avec de pareilles rêveries de charlatans en fait de langues, « on pourrait, quand il plairait, faire tout de tout ce qu'on voulait, « et y trouver ce que bon semblerait [1].

Voici maintenant la traduction de Bochart [2] :

« Rogo Deos et Deas qui hanc regionem tuentur
« Ut consilia mea compleantur; prosperum sit ex ductu eorum negocium meum.
« Ad liberationem filii mei è manu prædonis et filiarum mearum.
« Dii (inquam) id præstent per spiritum multum qui est in ipsis et per provi-
« dentiam suam.
« Ante obitum diversari apud me solebat Antidamarchus,
« Vir mihi familiaris : sed is eorum cœtibus junctus est, quorum habitatio est in
« caligine.
« Filium ejus constans fama est ibi fixisse sedem, Agorastoclem (nomine).
« Sigillum hospitii mei est tabula sculpta, cujus sculptura est Deus meus; id fero.
« Indicavit mihi testis eum habitare in his finibus.
« Venit aliquis per portam hanc : ecce eum : rogabo num quid noverit nomen
« (Agorastocles). »

Il n'a traduit, je l'ai déjà insinué, que les dix premiers vers puniques.

[1] *Mithridates, oder allgemene Sprachenkunde.* Berlin, 1806, 6 vol. in-8°, tom. Ier, pag. 355.

[2] *Canaan.* Leyde, 1747, in-fol., liv. II, ch. 6.

Je n'ai plus besoin de parler des altérations du texte; je ferai observer seulement la substitution d'*Antidamarchus* au nom *Antidamascus*, qui contredit visiblement le texte de la scène seconde, déjà cité plus haut. Le traducteur confond mal à propos le père naturel d'Agorastoclès avec son père adoptif.

Si l'on s'en rapporte à la traduction que j'ai cru pouvoir donner à l'hébreu parallèle, le savant Bochart a bien rendu le premier vers et à peu près le troisième, le septième et le neuvième; le reste n'a guère de sens, ni de rapport à la version du poëte.

Samuel Petit, dans ses *Miscellanea* [1], a entendu tout traduire, et il me semble avoir à peu près, comme dit Boileau,

> Changé tout, brouillé tout, fait un sens à sa mode [2].

Le seul premier vers y est reconnaissable. Au reste, voici sa traduction; on en jugera.

« Inclinate et advortite, ô Dî Deæque, quorum sub numine viri hujus civitatis sunt:
« Deprecationem et integritatem meam accipite. Duas filias generavi, robur meum :
« Fato impulsus fui ut irent singulis deorum festis diebus ad hortos,
« Cum gaudio multo quod conturbavit Deus, et in die cantici fuit vacuitas :
« Puellæ surreptæ abierunt : quonam ibo thalamos omnes calcans?
« Ubi est qui illas rapuit? ut tollam ineptitudines doloris mei, quosque fructus
« Producit mihi gignere et educare
« Liberos. Dixerunt hic pro certo habitare Agorastoclem.
« Est hospitalis tessera, Saturni imago (hanc fero)
« Internas. Esto aliquis finis itineris mei, quo tandem integritati meæ requies
« concedatur.
« Ne solus et miser, afflictusque essem huc illuc, quin potius in liberis meis innoves, et rependam dona et oblationes. »

Kircher, cité par Adelung, je ne sais pourquoi, puisqu'il n'a traduit que le premier vers [3], semble avoir lu un texte dont les éditions ne se sont pas multipliées; il sépare le premier mot de

[1] Paris, 1630, 1633; in-4°, liv. II, chap. 2.

[2] Changea tout, brouilla tout, fit un art à sa mode.

[3] *Prodromus coptus*. Rome, 1626; pag. 179, in-4°.

la scène en deux, ainsi qu'effectivement nous avons vu qu'il le devait être, et lit *na eth Alonim,* comme je l'ai déjà dit.

Pour le travail d'Agius [1], qui crut y voir du maltais, je ne puis en rien dire, cet ouvrage ayant échappé à mes recherches. Le savant philologue que j'ai déjà souvent cité le met sur la même ligne d'ignorance, d'extravagance et d'effronterie, que le lieutenant colonel Vallencey. Je dois seulement avouer que les trois dictionnaires maltais (puniques soi-disant) que j'ai lus à Rome, et qui sont à la bibliothèque *de Propagandâ fide,* ne m'ont été d'aucun secours pour mon travail. L'un deux est d'Agius lui-même.

La dissertation de M. Vallencey, que je dois à l'obligeance du savant bibliothécaire de S. M. M. Van Praet, mon illustre compatriote, n'est qu'une longue et (il faut le dire) une sotte prière; pur remplissage, et de nul intérêt, comme de nulle autorité. Hardiesse sans frein à changer le texte, mots inconnus à la langue qu'il adopte (irlandais), mais qu'il assure, dans de nombreuses *notes*, se lire sur tel ou tel vieux parchemin; mots écrits d'une manière et prononcés d'une autre; enfin dénûment absolu de preuves : voilà tout ce que j'y ai cru rencontrer. Au reste, voici sa propre traduction en anglais [2], pag. 7, etc. :

« Omnipotent much dreaded Deity of this country, asswage my troubled mind.
« (Thou) the support of feeble captives! being now exhausted with fatigue, of
« thy free will guide me to my children.
« O let my prayers be perfecty acceptable in thy sight!
« An inexhaustible fountain to the humble, o Deity! let me drink of its streams!
« Forsake me not! my earnest desire is now disclosed, wich is only that of recove-
« ring my daughters! etc. etc. »

Les efforts des savants basques dont j'ai parlé en commençant ont été plus infructueux encore, s'il est possible; mais du moins

[1] G. P. Franciscus Agius, *de Soldanis dissertazione, cioè, vera Spiegazione della scena della commedia di Plauto in* Pœnulo. Roma, 1751, in-4°.

[2] *An Essai on the antiquity of the Irish language, by* L. C. Ch. Vallencey, *LL. D.* London, 1808, in-8°.

faut-il convenir qu'ils n'ont pas cru avoir rencontré heureusement. Je tire le commencement de leur interprétation, de la Grammaire basque de M. de l'Écluse (Toulouse, 1826, in-8°).

Traduction espagnole de don Iztueta :

« Yo a este poder voi bien asido a levantarlo arriba del buen gancho ò cetro « abatido o cansado duradero enlazado ò pugajoso el mas sutil y fino del moello, « al poder doloroso asid por encima del pescuezo y doblemente de la lengua para « que calle el mal aproximante. »

J'avoue que je me sens incapable de rendre en français de semblable castillan.

Le R. P. Bartolomé de Santa Teresa corrige le texte de cette sorte, et le remet en outre en basque *moderne*, comme il suit :

Plaute :	Nyth al-oni-m u alon ut! ic orathisin
Basque moderne :	Nic al oni mun : o al on utsa! yc oratijonis
Plaute :	A c-onsith chym lach chu-nyth mum-istyal
Basque moderne :	Ac on zic : cein latzchu nic emen istia
Plaute :	Myctibarii immischi! liphoca nëtt hyth bym itchi
Basque moderne :	Mirabari mizqui! lepoca nic : yc bein itchi
Plaute :	Ac daedin byn uthu
Basque moderne :	A dedin, bein utzi

La traduction de ce commencement ainsi écharpé sonne comme il suit :

« J'embrasse ce pouvoir : ô pouvoir excellent! Assure-toi de son secours. Pour « celui-là, c'est fort bien. — Que je regrette de laisser peu de chose à l'esclave! « — Ceci me regarde : laisse-le un peu ; qu'il reste (se repose). »

Je dois avouer également mon incapacité pour traduire ces lignes en français, et je me range volontiers de l'avis de la commission qui déclara *ne pas y voir du basque intelligible.*

Ce n'était donc ni du basque, ni de l'irlandais, que l'on parlait à Carthage, mais bien du phénicien, partagé entre le syriaque et l'arabe, et remarquable par des insertions assez fréquentes des consonnes c, d, l, n, et l'usage du duel, inconnu aux Hébreux, du moins sous cette forme.

La raison pourquoi le savant Bochart et les autres hébraïsants se sont égarés dans leurs transcriptions, est, je crois, un asservissement absolu à la forme moderne de l'hébreu et des langues ses sœurs, c'est-à-dire, à la ponctuation massoréthique. Ils n'avaient pas pris garde, probablement, qu'il ne pouvait s'agir, du temps de Plaute, d'une prononciation FIXÉE *douze cents ans* plus tard par les rabbins de Tibériade; prononciation que l'on sait n'avoir jamais été et n'être encore aujourd'hui ni fixe, ni généralement répandue, ni même bien indiquée; prononciation qui (sous le même système) varie de pays à pays [1] et d'un siècle à l'autre, et dont les rabbins eux-mêmes rejettent les signes dans leur synagogue.

Ainsi, sacrifiant le principal au pur accessoire, il leur a été impossible de comprendre ces illustres morts, qu'ils contraignaient de parler une langue qui n'était pas la leur.

Au reste, cette scène et les suivantes rentrent un peu dans ce que disait Boileau :

> Le Latin dans les mots brave l'honnêteté,
> Mais le lecteur français veut être respecté.

Il aurait dû dire :

> Le païen dans les mots brave l'honnêteté,
> Mais le lecteur chrétien veut être respecté,

et il eût donné la vraie source de cette différence, dans ce que nos rhéteurs ont nommé les *convenances oratoires*. Mais si Plaute est souvent grossier, et même tout à fait obscène, il s'est un peu contenu ici : quoique je doive demander pardon de la nécessité où je me suis trouvé de donner un mot-à-mot de l'hébreu

[1] Les lettres de S. Jérôme nous apprennent que, d'un bord du Jourdain à l'autre, les Juifs ne s'entendaient pas de son temps : les *Hexaples* d'Origène, Flave-Josèphe (sur le tetragrammaton), les synagogues retrouvées en Chine (*Lettr. édif.* tom. XXIV, Paris, 1748), l'orthographe enfin des transcriptions latines des auteurs de différents siècles, comparée avec celles d'aujourd'hui, etc. etc., prouvent abondamment cette assertion.

analogue à son punique, et dont quelques termes choqueraient probablement trop les oreilles de ceux pour qui l'hébreu est encore une langue vivante. Ils voudraient les remplacer (comme dans leur Bible) par d'autres qui, à leur avis, sont plus décents (tout en disant la même chose au fond), mais qui n'ont pas ces acceptions délicates pour des yeux qui n'y voient plus qu'une langue morte. On sait, en effet, que certaines expressions passaient pour fort inconvenantes à Rome, tandis qu'à peine nos érudits peuvent en trouver une raison aujourd'hui ; quoiqu'il ne soit jamais arrivé aux Latins ce que nous apprend Esdras de ses compatriotes revenus de Babylone après la captivité.

Enfin restent quelques lignes encore, mais éparses dans les deux scènes suivantes (la deuxième et la troisième du cinquième acte), que personne, que je sache, n'a tenté d'interpréter, et que le poëte fait traduire d'une manière ridicule par ses interlocuteurs.

Ces morceaux épars, et sans grande connexion entre eux, sans grande liaison au reste du texte, et avec fort peu de rapports aux vers déjà expliqués, n'ont pas offert, par conséquent, autant d'appui ni autant de ressources. Cependant, en suivant toujours la même route qui nous a conduit jusqu'ici, voici l'interprétation la plus simple comme la plus rigoureuse que j'aie pu y donner; le lecteur en jugera (tab. G).

Rétablissons maintenant le texte avec ces traductions, et voyons si elles s'y adaptent bien, et si même elles n'y apportent pas plus de clarté.

MIL. Cujates estis, aut quo ex oppido?

POEN. *Hanno muthum-balle bech aedre anech.*

AG. Quid ait? — MIL. Hannonem sese ait Carthagine,
Carthaginensem, Muthumballis filium.

POEN. { *Auo.* — MIL. Salutat. — POEN. / ויחי / *Salve* } { *donni.* — MIL. Doni vult tibi. / ארוני / *domine mi.* }
Dare hic nescio quid, audin' pollicerier?

AG. Saluta hunc rursus punicè verbis meis.

MIL. *Auo donni.* Hic mihi tibi inquit verbis suis.
ארני ויהי
Salve, domine mi.

POEN. *Me bar boca.* — MIL. Istud sit tibi potiùs, quàm mihi.
בקש בחר מ
à juvenibus quæro.

AG. Quid ait? — MIL. Miseram esse prædicat buccam sibi;
Forstan medicos nos esse arbitrarier.

AG. Si ita est, nega esse, nolo ego errare hospitem.

MIL. Auditu { *rufe nico ist ain.* — AG. Sic volo,
אין יש אנכי רפא
medicus ego non sum. }

Profectò vera cuncta huic expedirier.
Roga numquid opus sit? — MIL. Tu qui zonam non habes,
Quid in hanc venisti urbem, aut quid quæritis?

POEN. { *Muphursa.* – AG. Quid ait? – POEN.
מפרש
Distinctè } { *Mi vulechi anna.* – AG. Quid venit?
ענה והלכ מי
Quid et hospites dicunt. }

MIL. Non audis, mures africanos prædicat
In pompam ludis dare se velle ædilibus.

POEN. { *Lach chananim, limini chol.* — AG. Quid nunc ait?
כל לימיני כנענים לכ
Veni ad mercatores, in dexterâ meâ summa }

MIL. Ligulas canalis ait se advexisse et nuces:
Nunc orat operam ut des sibi ut ea veneant.

AG. Mercator, credo, est. — POEN. { *Is ama rui nam.* — MIL. Quid est.
אנאמ ראה אמה איש
vir ancillas videre rogans eas. }

POEN. *Pal um erga dectha.* — AG. Milphio, quid nunc ait?
דיכתמ ורגע אמ פעל
Præstabit unà subitò aurum.

MIL. Palas vendundas sibi ait, et mergas datas,
Hortum ut fodiat, atque ut frumentum metat:
Ad messim, credo, missus hic quidem tuam.

AG. Quid istud ad me? — MIL. Certiorem te esse volui,
Ne quid eum furtivè accepisse censeas.

Poen. *Muphonnium succorahim.* — Mil. Hem! cave si feceris
שקרים מפנים
In facie mendacia.

Quod hic te orat. — Ag. Quid ait, aut curat? expedi.

Mil. Sub cratim uti jubeas sese supponi, atque eo
Lapides imponi uti jubeas, ut sese neces.

Poen. *Gu ben el balsa meni erasan.* — Ag. Narra quid est?
ארצנו מהניה בעלצ אל בהנ גו
gentem probam non patitur irrisam terra nostra.

Quid ait? — Mil. Non hercle nunc quidem quicquam scio.

Poen. At ut scias nunc dehinc latinè jam loquar.
Servum hercle te esse oportet et nequam et malum,
Hominem peregrinum atque advenam qui irrideas.

Mil. At hercle te hominem sycophantam et subdolum,
Qui huc advenisti nos captatum.
Migdilybs, bisulcilingua, quasi proserpens bestia.

Ag. Maledicta hinc aufer, etc.

. .

. .

Voici un extrait de la scène 3 :

. .

Ag. Eho, an hujus sunt illæ filiæ? — Gidemne. Ita ut prædicas.

. .

Poen. *Han done silli in ben esi illiin mustine*
משחתינ אלהנ שי בנ אינ שאלה דנה אענה
dic, ille petit an filiæ sint mulieres illæ corruptæ

Gid. *Me ipsiet ene tedum etalam nac estinum*
שחתהמ נקה תאלמ תדמה אנה יצאת מי
quid egressus es moleste? sile tacens immunes sint meretrices eorum.

Ag. Quid illi locuti sunt inter se? dic mihi.

Mil. Matrem salutat hic suam, hæc autem hunc filium.

Poen. Tace, atque parce muliebri supellectili.

Les variations extrêmes que le texte a subies dans ces deux scènes, ne permettent pas de compter beaucoup sur l'orthographe d'aucune édition, et je ne puis dissimuler que quelques-unes des phrases que je traduis d'une façon, me paraissent, avec d'assez

légers changements, susceptibles d'un sens beaucoup plus satisfaisant pour l'ensemble du contexte. Mais comme alors on entre dans la vaste et trop commode route des hypothèses purement ingénieuses et gratuites, j'ai cru devoir m'abstenir de paraître plus plausible, au risque évident de n'être plus aussi vrai ni aussi rigoureux que l'exigent de semblables recherches, dans lesquelles, malgré toute cette sévérité, je sens encore combien j'ai besoin de l'indulgence du lecteur.

FIN.



PASSAGES ÉPARS.

SCÈNE SECONDE.

Texte de Plaute. . .	Hanno.	*Avo!*	*Donni!*	Hanno.	*Me*	*bar*	*bocca.*	Milph.	*Audi tu,*	*ruf*	*enico*
Hébreu analogue. . .		ויהי	אדני		מ	בחר	בקש			רפא	אנכי
Valeur littérale. . . .		Uiêi	adni		m	bér	bcss			rfa	anchi
Traduction littérale.		*Vive*	*Domine!*		*à*	*juvenibus*	*quæro*		*Audi tu*	*medicus*	*ego*

Plaute. . . .	*Ist*	*ain*	Hanno.	*Muphursa.*	Hanno.	*Mi vulechi*	*anna?*	Hanno.	*Laech*	*luchananim*
Hébreu. . .	יש	אינ		מפרש		מי־ו־הלכ	ענה		לכ	לכנענימ
Valeur. . . .	iss	ain		mfrss		miuelechi	âne		lch	lchnânim
Traduction.	*Sum*	*non*		*Distinctè!*		*Quid et hospites*	*dicunt?*		*Veni*	*ad mercatores,*

Plaute. . . .	*Limini*	*chol.*	Hanno.	*Is*	*ama*	*rui*	*num.*	Hanno.	*Pal*	*um*	*ergu*	*dectha.*
Hébreu. . .	לימיני	כל		איש	אמה	ראה	אנאמ		פעל	עמ	ורגע	דיכתמ
Valeur. . . .	Limini	chl		Aiss	ame	rae	anam.		Pâl	âm	urgâ	dichtm.
Traduction.	*In dexterâ meâ*	*summa.*		*Vir*	*ancillas*	*videre*	*rogans eas.*		*Præstabit*	*unà*	*et subitò*	*aurum.*

Plaute. . . .	Hanno.	*Muphonnium*	*socoruhim.*	Hanno.	*Gu.*	*ben*	*el*	*balsa*	*meni*	*erasun.*
Hébreu. . .		מפנימ	שקרימ		גו	בחנ	אל	בעלצ	מהניה	ארצנו
Valeur. . . .		Mphnim	sscrim		Gu	bèn	al	bâlts	menie	artsnu.
Traduction.		*In facie*	*mendacia*		*Gentem*	*probam*	*non*	*patitur*	*irrisum*	*terra nostra.*

SCÈNE TROISIÈME.

Plaute. . . .	Puer.	*Han*	*done*	*silli*	*in*	*ben esi*	*illiin*	*mustine.*
Hébreu. . .		אענה	דנה	שאלה	אינ	שי בנ	אלהנ	משחתינ
Valeur. . . .		Aâne	dne	ssale	ain	bn ssi	alen	mssêtin.
Traduction.		*Dic,*	*ille*	*petit*	*an*	*inter*	*mulieres illas*	*corruptus?*
						ben es	*illiin*	*mustine*
					ou bien	בנ	השללינ	מצאתנה
						bn	essllin	mtsatne
						filiæ	*raptæ*	*invenisti eas?*
						שי בנ	אלהנ	משחתינ
					ou plutôt	bn ssi	alen	mssêtin
						(suæ) filiæ sunt	*mulieres illæ*	*corruptæ?*

Plaute. . . .	Giddem.	*Me*	*ipsiet*	*ene*	*tedum*	*etalam*	*nae*	*estinum.*
Hébreu. . .		מי	יצאת	אנה	תדמה	תאלמ	נקה	חזהמ
Valeur. . . .		Mi	itsat	ane	tdme	talm	nce	èzem
Traduction		*Quid*	*egressus es*	*molestè*	*sile*	*tacens*	*immunes sunt*	*meretrices eorum*







